This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

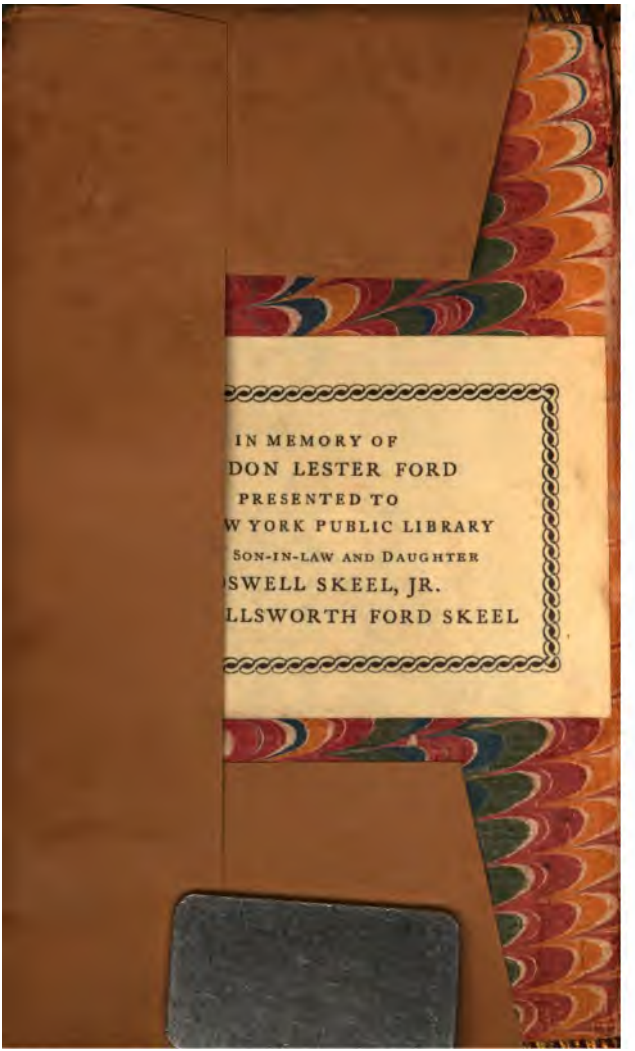
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00104697 2


IN MEMORY OF
DON LESTER FORD
PRESENTED TO
W YORK PUBLIC LIBRARY
SON-IN-LAW AND DAUGHTER
SWELL SKEEL, JR.
LLSWORTH FORD SKEEL

1. Aphorisms, French

*CBGC

La Brujería

MAXIMES
ET
RÉFLEXIONS
MORALES.

MAXIMES
ET
RÉFLEXIONS
MORALES,
EXTRAITES
DE LA BRUYERE.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.

M. DCC. LXXXI.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
73238B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
B 1918 L

NOTICE

Sur la Personne et les Ecrits de LA BRUYERE.

JEAN DE LA BRUYERE naquit à Dourdan en 1639. Il venoit d'acheter une charge de trésorier de France à Caen, lorsque Bossuet le fit venir à Paris pour enseigner l'histoire à M. le Duc, et il resta jusqu'à la fin de sa vie attaché au Prince en qualité d'homme de Lettres, avec mille écus de pension. Il publia son livre des *Caractères* en 1687, fut reçu à l'Académie Françoise en 1693, et mourut en 1696.

Voilà tout ce que l'histoire lit-

STUTTMAR 23/40

térait nous apprend de cet écrivain, à qui nous devons un des meilleurs ouvrages qui existent dans aucune langue, ouvrage qui, par le succès qu'il eut dès sa naissance, dut attirer les yeux du public sur son auteur, dans ce beau règne où l'attention que le Monarque donnoit aux productions du génie, réfléchissoit sur les grands talens un éclat dont il ne reste plus que le souvenir.

On ne connoît rien de la famille de La Bruyere; et cela est fort indifférent: mais on aimeroit à savoir quel étoit son caractère, son genre de vie, la tournure de son esprit dans la société; et c'est ce qu'on ignore aussi.

Peut-être que l'obscurité même de sa vie est un assez grand éloge de son caractère. Il vécut dans la maison d'un Prince ; il souleva contre lui une foule d'hommes vicieux ou ridicules, qu'il désigna dans son livre, ou qui s'y crurent désignés ; il eut tous les ennemis que donne la satire, et ceux que donnent les succès ; on ne le voit cependant mêlé dans aucune intrigue, engagé dans aucune querelle. Cette destinée suppose, à ce qu'il me semble, un excellent esprit, et une conduite sage et modeste.

« On me l'a dépeint, dit l'abbé » d'Olivet, comme un philosophe » qui ne songeoit qu'à vivre tran-

» quille avec des amis et des li-
» vres ; faisant un bon choix des
» uns et des autres ; ne cherchant
» ni ne fuyant le plaisir ; toujours
» disposé à une joie modeste, et
» ingénieux à la faire naître ; poli
» dans ses manières, et sage dans
» ses discours ; craignant toute
» sorte d'ambition, même celle de
» montrer de l'esprit. » (*Histoire de l'Acad. Franç.*)

On conçoit aisément que le philosophe qui releva avec tant de finesse et de sagacité les vices, les travers et les ridicules, connoissoit trop les hommes pour les rechercher beaucoup ; mais qu'il put aimer la société sans s'y livrer ; qu'il devoit y être très-ré-

servé dans son ton et dans ses manières ; attentif à ne pas blesser des convenances qu'il sentoit si bien ; trop accoutumé enfin à observer dans les autres les défauts du caractère et les foiblesses de l'amour-propre, pour ne pas les réprimer en lui-même.

Le livre des *Caractères* fit beaucoup de bruit dès sa naissance. On attribua cet éclat aux traits satiriques qu'on y remarqua, ou qu'on crut y voir. On ne peut pas douter que cette circonstance n'y contribuât en effet. Peut-être que les hommes en général n'ont ni le goût assez exercé, ni l'esprit assez éclairé pour sentir tout le mérite d'un ouvrage de génie dès le mo-

ment où il paroît, et qu'ils ont besoin d'être avertis de ses beautés par quelque passion particulière qui fixe plus fortement leur attention sur elles. Mais si la malignité hâta le succès du livre de La Bruyere, le temps y a mis le sceau : on l'a réimprimé cent fois ; on l'a traduit dans toutes les langues ; et, ce qui distingue les ouvrages originaux, il a produit une foule de copistes ; car c'est précisément ce qui est inimitable, que les esprits médiocres s'efforcent d'imiter.

Sans doute La Bruyere, en peignant les mœurs de son temps, a pris ses modèles dans le monde où il vivoit ; mais il peignit les

hommes, non en peintre de portrait, qui copie servilement les objets et les formes qu'il a sous les yeux; mais en peintre d'histoire, qui choisit et rassemble différens modèles; qui n'en imite que les traits de caractère et d'effet, et qui sait y ajouter ceux que lui fournit son imagination, pour en former cet ensemble de vérité idéale et de vérité de nature, qui constitue la perfection des beaux arts.

C'est là le talent du poète comique : aussi a-t-on comparé La Bruyere à Moliere, et ce parallèle offre des rapports frappans; mais il y a si loin de l'art d'observer des ridicules et de peindre des

caractères isolés, à celui de les animer et de les faire mouvoir sur la scène, que nous ne nous arrêtons pas à ce genre de rapprochement, plus propre à faire briller le bel-esprit, qu'à éclairer le goût. D'ailleurs, à qui convient-il de tenir ainsi la balance entre des hommes de génie? On peut bien comparer le degré de plaisir, la nature des impressions qu'on reçoit de leurs ouvrages; mais qui peut fixer exactement la mesure d'esprit et de talent qui est entrée dans la composition de ces mêmes ouvrages?

On peut considérer La Bruyere comme moraliste, & comme écrivain. Comme moraliste, il paroît moins-

moins remarquable par la profondeur que par la sagacité. Montaigne, étudiant l'homme en soi-même, avoit pénétré plus avant dans les principes essentiels de la nature humaine. La Rochefoucauld a présenté l'homme sous un rapport plus général, en rapportant à un seul principe le ressort de toutes les actions humaines. La Bruyere s'est attaché particulièrement à observer les différences que le choc des passions sociales, les habitudes d'état et de profession, établissent dans les mœurs et la conduite des hommes. Montaigne et La Rochefoucauld ont peint l'homme de tous les temps et de tous les lieux;

La Bruyère a peint le courtisan, l'homme de robe, le financier, le bourgeois du siècle de Louis XIV.

Peut-être que sa vue n'embrassoit pas un grand horizon, et que son esprit avoit plus de pénétration que d'étendue. Il s'attache trop à peindre les individus, lors même qu'il traite des plus grandes choses. Ainsi, dans son chapitre intitulé *du Souverain ou de la République*, au milieu de quelques réflexions générales sur les principes et les vices du Gouvernement, il peint toujours la cour et la ville, le négociateur et le nouvelliste. On s'attendoit à parcourir avec lui les Républiques anciennes et les Monarchies moder-

nes ; et l'on est étonné, à la fin du chapitre, de n'être pas sorti de Versailles.

Il y a cependant dans ce même chapitre des pensées plus profondes qu'elles ne le paroissent au premier coup d'œil. J'en citerai quelques-unes, et je choisirai les plus courtes. « Vous pouvez aujourd'hui, dit-il, ôter à cette » ville ſes franchises, ses droits, » ses privilèges ; mais demain ne » ſongez pas même à réformer ses » enseignes.

» Le caractère des François demande du sérieux dans le Souverain.

» Jeunesse du Prince, source » des belles fortunes. » On atta-

quera peut-être la vérité de cette dernière observation ; mais si elle se trouvoit démentie par quelque exemple, ce seroit l'éloge du Prince, et non la critique de l'observateur.

Un grand nombre des Maximes de La Bruyère paroissent aujourd'hui communes ; mais ce n'est pas non plus la faute de La Bruyere. La justesse même qui fait le mérite et le succès d'une pensée lorsqu'on la met au jour, doit la rendre bientôt familière et même triviale ; c'est le sort de toutes les vérités d'un usage universel.

On peut croire que La Bruyere avoit plus de sens que de philosophie. Il n'est pas exempt de pré-

jugés, même populaires. On voit avec peine qu'il n'étoit pas éloigné de croire un peu à la magie et au sortilège. « En cela, dit-il, (*ch. 14, de quelques usages*) il y a un parti » à trouver entre les ames cré- » dules et les esprits-forts. » Cependant il a eu l'honneur d'être calomnié comme philosophe; car ce n'est pas de nos jours que ce genre de persécution a été inventé. La guerre que la sottise, le vice et l'hypocrisie ont déclarée à la philosophie, est aussi ancienne que la philosophie même, et durera vraisemblablement autant qu'elle. « Il n'est pas permis, » dit-il, de traiter quelqu'un de » philosophe : ce sera toujours lui

» dire une injure, jusqu'à ce qu'il » ait plu aux hommes d'en ordon- » ner autrement. » Mais comment se réconciliera-t-on jamais avec cette raison si incommode qui, en attaquant tout ce que les hommes ont de plus cher, leurs passions et leurs habitudes, voudroit les forcer à ce qui leur coûte le plus, à réfléchir et à penser par eux-mêmes?

En lisant avec attention les *Caractères* de La Bruyere, il me semble qu'on est moins frappé des pensées que du style; les tournures et les expressions paroissent avoir quelque chose de plus brillant, de plus fin, de plus inattendu que le fond des choses mêmes;

et c'est moins l'homme de génie que le grand écrivain qu'on admire.

Mais le mérite de grand écrivain, s'il ne suppose pas le génie, demande une réunion des dons de l'esprit, aussi rare que le génie. L'art d'écrire est plus étendu que ne le pensent la plupart des hommes, la plupart même de ceux qui font des livres.

Il ne suffit pas de connoître les propriétés des mots, de les disposer dans un ordre régulier, de donner même aux membres de la phrase une tournure symétrique et harmonieuse; avec cela on n'est encore qu'un écrivain correct, et tout au plus élégant.

Le langage n'est que l'interprète de l'ame; et c'est dans une certaine association des sentimens et des idées avec les mots qui en sont les signes, qu'il faut chercher le principe de toutes les propriétés du style.

Les langues sont encore bien pauvres et bien imparfaites. Il y a une infinité de nuances de sentimens et d'idées qui n'ont point de signes: aussi ne peut-on jamais exprimer tout ce qu'on sent. D'un autre côté, chaque mot n'exprime pas d'une manière précise et abstraite une idée simple et isolée; par une association secrette et rapide qui se fait dans l'esprit, un mot réveille encore des idées ac-

cessoires à l'idée principale dont il est le signe. Ainsi, par exemple, les mots *cheval* et *coursier*, *aimer* et *chérir*, *bonheur* et *félicité*, peuvent servir à désigner le même objet ou le même sentiment, mais avec des nuances qui en changent sensiblement l'effet principal.

Il en est des tours, des figures, des liaisons de phrase, comme des mots: les uns et les autres ne peuvent représenter que des idées, des vues de l'esprit, et ne les représentent qu'imparfaitement.

Les différentes qualités du style, comme la clarté, l'élégance, l'énergie, la couleur, le mouvement, &c. dépendent donc essentiellement de la nature et du choix

des idées; de l'ordre dans lequel l'esprit les dispose; des rapports sensibles que l'imagination y attache; des sentimens enfin que l'ame y associe, et du mouvement qu'elle y imprime.

Le grand secret de varier et de faire contraster les images, les formes et les mouvemens du discours, suppose un goût délicat et éclairé; l'harmonie, tant des mots que de la phrase, dépend de la sensibilité plus ou moins exercée de l'organe; la correction ne demande que la connoissance réfléchie de sa langue.

Dans l'art d'écrire, comme dans tous les beaux arts, les germes du talent sont l'œuvre de la nature;

et c'est la réflexion qui les développe et les perfectionne.

Il a pu se rencontrer quelques esprits qu'un heureux instinct semble avoir dispensés de toute étude, et qui, en s'abandonnant sans art aux mouvemens de leur imagination et de leur pensée, ont écrit avec grace, avec feu, avec intérêt; mais ces dons naturels sont rares; ils ont des bornes et des imperfections très-marquées, et ils n'ont jamais suffi pour produire un grand écrivain.

Je ne parle pas des anciens, chez qui l'élocution étoit un art si étendu et si compliqué; je citerai Despréaux et Racine, Bossuet et Montesquieu, Voltaire et Rous-

seau; ce n'étoit pas l'instinct qui produisoit sous leur plume ces beautés et ces grands effets, auxquels notre langue doit tant de richesses et de perfection : c'étoit le fruit du génie sans doute, mais du génie éclairé par des études et des observations profondes.

Quelque universelle que soit la réputation dont jouit La Bruyere, il paroîtra peut-être hardi de le placer, comme écrivain, sur la même ligne que les grands hommes qu'on vient de citer; mais ce n'est qu'après avoir relu, étudié, médité ses *Caractères*, que j'ai été frappé de l'art prodigieux et des beautés sans nombre qui semblent mettre cet ouvrage au rang de ce qu'il

qu'il y a de plus parfait dans notre langue.

Sans doute La Bruyere n'a ni les élans et les traits sublimes de Bossuet ; ni le nombre, l'abondance et l'harmonie de Fénelon ; ni la grace brillante et abandonnée de Voltaire ; ni la sensibilité profonde de Rousseau ; mais aucun d'eux ne m'a paru réunir au même degré la variété, la finesse et l'originalité des formes et des tours, qui étonnent dans La Bruyere. Il n'y a peut-être pas une beauté de style propre à notre idiome, dont on ne trouve des exemples et des modèles dans cet écrivain.

Despréaux observoit, à ce qu'on dit, que La Bruyere, en évitant

les transitions, s'étoit épargné ce qu'il y a de plus difficile dans un ouvrage. Cette observation même paroît pas digne d'un si grand maître. Il savoit trop bien qu'il y a dans l'art d'écrire des secrets plus importans que celui de trouver ces formules qui servent à lier les idées, et à unir les parties du discours.

Ce n'est point sans doute pour éviter les transitions, que La Bruyere a écrit son livre par fragmens et par pensées détachées. Ce plan convenoit mieux à son objet ; mais il s'imposoit dans l'exécution une tâche tout autrement difficile que celle dont il s'étoit dispensé.

L'écueil des ouvrages de ce genre eſt la monotonie. La Bruyere a ſenti vivement ce danger ; on peut en juger par les efforts qu'il a faits pour y échapper. Des portraits, des obſervations de mœurs, des maximes générales, qui ſe ſuccèdent ſans liaiſon, voilà les matériaux de ſon livre. Il ſera curieux d'obſerver toutes les reſſources qu'il a trouvées dans ſon génie pour varier à l'infini dans un cercle ſi borné, ſes tours, ſes couleurs et ſes mouvemens. Cet examen, intéreſſant pour tout homme de goût, ne ſera peut-être pas ſans utilité pour les jeunes gens qui cultivent les lettres et ſe deſtinent au grand art de l'éloquence.

Il seroit difficile de définir avec précision le caractère distinctif de son esprit : il semble réunir tous les genres d'esprit. Tour-à-tour noble et familier, éloquent et railleur, fin et profond, amer et gai, il change avec une extrême mobilité, de ton, de personnage et même de sentiment, en parlant cependant des mêmes objets.

Et ne croyez pas que ces mouvemens si divers soient l'explosion naturelle d'une ame très-sensible, qui se livrant à l'impression qu'elle reçoit des objets dont elle est frappée, s'irrite contre un vice, s'indigne d'un ridicule, s'enthousiasme pour les mœurs et la vertu. La Bruyere montre par-tout les

sentimens d'un honnête homme; mais il n'est ni apôtre, ni misanthrope. Il se passionne, il est vrai, mais c'est comme le poète dramatique qui a des caractères opposés à mettre en action. Racine n'est ni Néron, ni Burrhus; mais il se pénètre fortement des idées et des sentimens qui appartiennent au caractère et à la situation de ces personnages, et il trouve dans son imagination échauffée tous les traits dont il a besoin pour les peindre.

Ne cherchons donc dans le style de La Bruyere, ni l'expression de son caractère, ni l'épanchement involontaire de son ame; mais observons les formes diver-

ses qu'il prend tour-à-tour pour nous intéresser ou nous plaire.

Une grande partie de ses pensées ne pouvoient guère se présenter que comme les résultats d'une observation tranquille et réfléchie ; mais, quelque vérité, quelque finesse, quelque profondeur même qu'il y eût dans les pensées, cette forme froide et monotone auroit bientôt rebuté et fatigué l'attention, si elle eût été trop continûment prolongée.

Le philosophe n'écrit pas seulement pour se faire lire, il veut persuader ce qu'il écrit ; et la conviction de l'esprit, ainsi que l'émotion de l'ame, est toujours proportionnée au degré d'atten-

tion qu'on donne aux paroles.

Quel écrivain a mieux connu l'art de fixer l'attention par la vivacité ou la singularité des sons, et de la réveiller sans cesse par une inépuisable variété ?

Tantôt il se passionne et s'écrie avec une sorte d'enthousiasme : « Je voudrois qu'il me fût permis » de briser de toute ma force à ces » hommes saints qui ont été au- » trefois blessés des femmes : ne » les dirigez point ; laissez à d'au- » tres le soin de leur salut. »

Tantôt, par un autre mouvement aussi extraordinaire, il entre brusquement en scène : « Foyez, » retirez-vous, vous n'êtes pas » assez loin. . . . Je le sais, dites-

» vous, sous l'autre tropique...
» passez sous le pôle et dans l'au-
» tre hémisphère.... M'y voilà...
» fort bien; vous êtes en sûreté.
» Je découvre sur la terre un
» homme avide, insatiable, inexo-
» rable, &c. » C'est dommage peut-être que la morale qui en résulte n'ait pas une importance proportionnée au mouvement qui la prépare.

Tantôt c'est avec une raillerie amère ou plaisante qu'il apostrophe l'homme vicieux ou ridicule.

« Tu te trompes, Philémon,
» si avec ce carrosse brillant, ce
» grand nombre de coquins qui
» te suivent, et ces six bêtes qui
» te traînent, tu penses qu'on t'en

» estime davantage ; on écarte » tout cet attirail qui t'est étranger » pour pénétrer jusqu'à toi, qui » n'es qu'un fat.

» Vous aimez, dans un combat » ou pendant un siège, à paroître » en cent endroits, pour n'être » nulle part ; à prévenir les ordres » du général, de peur de les sui- » vre ; et à chercher les occa- » sions, plutôt que de les attendre » et les recevoir : votre valeur » seroit-elle douteuse ? »

Quelquefois une réflexion qui n'est que sensée est relevée par une image ou un rapport éloigné, qui frappe l'esprit d'une manière inattendue. « Après l'esprit de dis- » cernement, ce qu'il y a au

» monde de plus rare, ce sont les » diamans et les perles. » Si La Bruyere avoit dit simplement que rien n'est plus rare que l'esprit de discernement, on n'auroit pas trouvé cette réflexion digne d'être écrite.

C'est par des tournures semblables qu'il sait attacher l'esprit sur des observations qui n'ont rien de neuf pour le fond, mais qui deviennent piquantes par un certain air de naïveté sous lequel il sait déguiser la satire.

« Il n'est pas absolument im- » possible qu'une personne qui se » trouve dans une grande faveur, » perde son procès.

» C'est une grande simplicité

» que d'apporter à la cour la » moindre roture, et de n'y être » pas gentilhomme. »

Il emploie la même finesse de tour dans le portrait d'un fat, lorsqu'il dit: « Iphis met du rouge, » mais rarement; il n'en fait pas » habitude. »

" Il seroit difficile de n'être pas vivement frappé du tour aussi fin qu'énergique qu'il donne à la pensée suivante, malheureusement aussi vraie que profonde: « Un » grand dit de Timagène votre » ami qu'il est un sot, et il se trom» pe. Je ne demande pas que vous » répliquiez qu'il est homme d'es» prit; osez seulement penser qu'il » n'est pas un sot. »

C'est dans les portraits surtout que La Bruyere a eu besoin de toutes les ressources de son talent. Théophraste, que La Bruyere a traduit, n'emploie pour peindre ses caractères que la forme d'énumération ou de description. En admirant beaucoup l'écrivain grec, La Bruyere n'a eu garde de l'imiter; ou si quelquefois il procède comme lui par énumération, il sait ranimer cette forme languissante par un art dont on ne trouve ailleurs aucun exemple.

Relisez les portraits du riche et du pauvre; * *Giton a le teint frais*,

* *Voyez* page 159.

le

le visage plein, la démarche ferme, &c. *Phédon a les yeux creux, le teint échauffé*, &c.; & voyez comment ces mots, *il est riche, il est pauvre*, rejetés à la fin des deux portraits, frappent comme deux coups de lumière qui, en se réfléchissant sur les traits qui précèdent, y répandent un nouveau jour et leur donnent un effet extraordinaire.

Quelle énergie dans le choix des traits dont il peint ce vieillard presque mourant, qui a la manie de planter, de bâtir, de faire des projets, pour un avenir qu'il ne verra point! « Il fait bâtir une » maison de pierres de taille, raf» fermie dans les encoignures par

» des mains de fer, et dont il assu-
» re, en toussant et avec une voix
» frêle et débile, qu'on ne verra
» jamais la fin. Il se promène tous
» les jours dans ses ateliers sur
» les bras d'un valet qui le sou-
» lage; il montre à ses amis ce
» qu'il a fait, et leur dit ce qu'il a
» dessein de faire. Ce n'est pas
» pour ses enfans qu'il bâtit; car
» il n'en a point; ni pour ses hé-
» ritiers, personnes viles et qui
» sont brouillées avec lui: c'est
» pour lui seul, et il mourra de-
» main. »

Ailleurs il nous donne le portrait d'une femme aimable, comme un fragment imparfait trouvé par hasard; et ce portrait est char-

mant : je ne puis me refuser au plaisir d'en citer un passage. « Loin » de s'appliquer à vous contredire » avec esprit, *Arténice* s'approprie » vos sentimens ; elle les croit » siens, elle les étend, elle les » embellit : vous êtes content de » vous d'avoir pensé si bien, et » d'avoir mieux dit encore que » vous n'aviez cru. Elle est tou- » jours au dessus de la vanité, soit » qu'elle parle, soit qu'elle écrive : » elle oublie les traits où il faut » des raisons ; elle a déja compris » que la simplicité peut être élo- » quente. »

Comment donnera-t-il plus de saillie au ridicule d'une femme du monde qui ne s'apperçoit pas

qu'elle vieillit, et qui s'étonne d'éprouver la foiblesse et les incommodités qu'amènent l'âge et une vie trop molle? Il en fait un apologue. C'est *Irène* qui va au temple d'Epidaure consulter Esculape. D'abord elle se plaint qu'elle est fatiguée : « L'oracle prononce que » c'est par la longueur du chemin » qu'elle vient de faire. Elle dé- » clare que le vin lui est nuisible ; » l'oracle lui dit de boire de l'eau. » Ma vue s'affoiblit, dit Irène ; » prenez des lunettes, dit Escu- » lape. Je m'affoiblis moi-même, » continue-t-elle ; je ne suis ni si » forte, ni si saine que je l'ai été ; » c'est, dit le dieu, que vous vieil- » lissez. Mais quel moyen de gué-

» rir de cette langueur ? Le plus » court, Irène, c'est de mourir, » comme ont fait votre mère et » votre aïeule. » A ce dialogue d'une tournure naïve et originale, substituez une simple description à la manière de Théophraste ; et vous verrez comment la même pensée peut paroître commune ou piquante, suivant que l'esprit et l'imagination sont plus ou moins intéressés par les idées et les sentimens accessoires dont l'écrivain a su l'embellir.

La Bruyere emploie souvent cette forme d'apologue, et presque toujours avec autant d'esprit que de goût. Il y a peu de chose dans notre langue d'aussi parfait

que l'histoire d'Emire. * C'est un petit Roman plein de finesse, de grâce, et même d'intérêt.

Ce n'est pas seulement par la nouveauté et par la variété des mouvemens et des tours que le talent de La Bruyere se fait remarquer; c'est encore par un choix d'expressions vives, figurées, pittoresques; c'est sur-tout par ces heureuses alliances de mots, ressource féconde des grands écrivains, dans une langue qui ne permet pas, comme presque toutes les autres, de créer ou de composer des mots, ni d'en transplanter d'un idiome étranger.

* *Voyez* page 178.

Tout excellent écrivain est excellent peintre, dit La Bruyere lui-même, et il le prouve dans tout le cours de son livre. Tout vit et s'anime sous son pinceau, tout y parle à l'imagination : « La véritable grandeur se laisse *toucher* » *et manier*.... elle *se courbe* avec » bonté vers ses inférieurs, et » *revient* sans effort à son naturel. »

» Il n'y a rien, dit-il ailleurs, » qui mette plus subitement un » homme à la mode, et qui le *sou-* » *lève* davantage, que le grand » jeu. »

Veut-il peindre ces hommes qui n'osent avoir un avis sur un ouvrage, avant de savoir le juge-

ment du public : « Ils ne hasar-
» dent point leurs suffrages. Ils
» veulent être *portés par la foule*,
» et *entraînés* par la multitude. »

La Bruyere veut-il peindre la manie du fleuriste ; il vous le montre *planté* et ayant *pris racine* devant ses tulipes. Il en fait un arbre de son jardin. Cette figure hardie est piquante sur-tout par l'analogie des objets.

» Il n'y a rien qui rafraîchisse
» le sang comme d'avoir su éviter
» une sottise. » C'est une figure bien heureuse que celle qui transforme ainsi en sensation le sentiment qu'on veut exprimer.

L'énergie de l'expression dépend de la force avec laquelle l'é-

crivain s'est pénétré du sentiment ou de l'idée qu'il a voulu rendre. Ainsi La Bruyere s'élevant contre l'usage des sermens, dit : « Un » honnête homme qui dit qui du » non, mérite d'être cru : son ca» ractère *jure* pour lui. »

Il est d'autres figures de style, d'un effet moins frappant, parce que les rapports qu'elles expriment demandent, pour être saisis, plus de finesse et d'attention dans l'esprit : je n'en citerai qu'un exemple.

« Il y a dans quelques femmes » un *mérite paisible*, mais solide, » accompagné de mille vertus » qu'elles ne peuvent *couvrir* de » toute leur modestie. »

Ce *mérite paisible* offre à l'esprit une combinaison d'idées très-fines, qui doit, ce me semble, plaire d'autant plus qu'on aura le goût plus délicat et plus exercé.

Mais les grands effets de l'art d'écrire, comme de tous les arts, tient, sur-tout aux contrastes. Ce sont les rapprochemens ou les oppositions de sentimens et d'idées, de formes et de couleurs, qui, faisant ressortir tous les objets les uns par les autres, répandent dans une composition la variété, le mouvement et la vie. Aucun écrivain peut-être n'a mieux connu ce secret, et n'en a fait un plus heureux usage que La Bruyere. Il a un grand nombre de pensées

qui n'ont d'effet que par le contraste.

» Il s'est trouvé des filles qui » avoient de la vertu, de la santé, » de la ferveur, et une bonne vo» cation ; mais qui n'étoient pas » assez riches pour faire dans une » riche abbaye vœu de pau» vreté. »

Ce dernier trait, rejeté si heureusement à la fin de la période, pour donner plus de saillie au contraste, n'échappera pas à ceux qui aiment à observer dans les productions des arts les procédés de l'artiste. Mettez à la place, *qui n'étoient pas assez riches pour faire vœu de pauvreté dans une riche abbaye*, et voyez com-

bien cette légère transposition, quoique peut-être plus favorable à l'harmonie, affoibliroit l'effet de la phrase. Ce sont ces artifices que les anciens recherchoient avec tant d'étude, et que les modernes négligent trop : lorsqu'on en trouve des exemples chez nos bons écrivains, il semble que c'est plutôt l'effet de l'instinct que de la réflexion.

On a cité ce beau trait de Florus, lorsqu'il nous montre Scipion, encore enfant, qui croît pour la ruine de l'Afrique : *qui in exitium Africæ crescit.* Ce rapport supposé entre deux faits naturellement indépendans l'un de l'autre, plaît à l'imagination et

et attache l'esprit. Je trouve un effet semblable dans cette pensée de La Bruyere :

» Pendant qu'Oronte aug-
» mente, avec ses années, son
» fonds et ses revenus, une fille
» naît dans quelque famille, s'é-
» lève, croît, s'embellit, et en-
» tre dans sa seizième année : il
» se fait prier à cinquante ans
» pour l'épouser, jeune, belle,
» spirituelle : cet homme sans nais-
» sance, sans esprit, et sans le
» moindre mérite, est préféré à
» tous ses rivaux. »

Si je voulois, par un seul passage, donner à-la-fois une idée du grand talent de La Bruyere et un exemple frappant de la puis-

sance des contrastes dans le ſtyle, je citerois ce bel apologue qui contient la plus éloquente ſatire du faſte inſolent et ſcandaleux des parvenus.

« Ni les troubles, *Zénobie*, » qui agitent votre empire, ni la » guerre que vous ſoutenez vi- » rilement contre une nation puiſ- » ſante, depuis la mort du Roi » votre époux, ne diminuent rien » de votre magnificence : vous » avez préféré à toute autre con- » trée les rives de l'Euphrate, » pour y élever un ſuperbe édi- » fice ; l'air y eſt ſain et tempé- » ré, la ſituation en eſt riante ; » un bois ſacré l'ombrage du côté » du couchant ; les dieux de Sy-

» rie, qui habitent quelquefois la
» terre, n'y auroient pu choisir
» une plus belle demeure. La
» campagne autour est couverte
» d'hommes qui taillent et qui
» coupent, qui vont et qui vien-
» nent, qui roulent ou qui cha-
» rient le bois du Liban, l'airain
» & le porphyre : les grues et
» les machines gémissent dans
» l'air, et font espérer à ceux qui
» voyagent vers l'Arabie, de
» revoir à leur retour en leurs
» foyers ce palais achevé, et
» dans cette splendeur où vous
» desirez de le porter, avant de
» l'habiter vous et les princes vos
» enfans. N'y épargnez rien,
» grande Reine ; employez-y

» l'or & tout l'art des plus excel-
» lens ouvriers ; que les Phidias
» & les Zeuxis de votre siècle
» déploient toute leur science sur
» vos plafonds & sur vos lam-
» bris : tracez-y de vastes et de
» délicieux jardins, dont l'en-
» chantement soit tel qu'ils ne pa-
» roissent pas faits de la main des
» hommes : épuisez vos trésors
» et votre industrie sur cet ou-
» vrage incomparable ; et, après
» que vous y aurez mis, Zénobie,
» la dernière main, quelqu'un de
» ces pâtres qui habitent les sa-
» bles voisins de Palmyre, de-
» venu riche par les péages de
» vos rivières, achetera un jour
» à deniers comptans cette royale

» maiſon, pour l'embellir et la » rendre plus digne de lui et de sa » fortune. »

Si l'on examine avec attention tous les détails de ce beau tableau, on verra que tout y est préparé, disposé, gradué avec un art infini pour produire un grand effet. Quelle noblesse dans le début ! quelle importance on donne au projet de ce palais ! que de circonſtances adroitement accumulées pour en relever la magnificence et la beauté ! et quand l'imagination a été bien pénétrée de la grandeur de l'objet, l'auteur amène un *pâtre*, enrichi *du péage de vos rivières*, qui achète *à deniers comptans* cette *royale* mai-

son, *pour l'embellir et la rendre plus digne de lui.*

Il est bien extraordinaire qu'un homme qui a enrichi notre langue de tant de formes nouvelles, et qui avoit fait de l'art d'écrire une étude si approfondie, ait laissé dans son style des négligences, et même des fautes qu'on reprocheroit à de médiocres écrivains. Sa phrase est souvent embarrassée ; il a des constructions vicieuses, des expressions incorrectes, ou qui ont vieilli. On voit qu'il avoit encore plus d'imagination que de goût, et qu'il recherchoit plus la finesse et l'énergie des sons, que l'harmonie de la phrase.

Je ne rapporterai aucun exem-

ple de ces défauts, que tout le monde peut relever aisément ; mais il peut être utile de remarquer des fautes d'un autre genre, qui sont plutôt de recherche que de négligence, et sur lesquelles la réputation de l'auteur pourroit en imposer aux personnes qui n'ont pas un goût assez sûr et assez exercé.

N'est-ce pas exprimer, par exemple, une idée peut-être fausse par une image bien forcée et même obscure, que de dire : « Si la pauvreté est la mère des crimes, le défaut d'esprit en est le père ? »

La comparaison suivante ne paroît pas d'un goût bien délicat : « Il faut juger des femmes depuis

» la chaussure jusqu'à la coiffure » exclusivement; à peu près comme on mesure le poisson, entre » tête et queue. »

On trouveroit aussi quelques traits d'un style précieux et maniéré. Marivaux auroit pu revendiquer cette pensée : « Personne » presque ne s'avise de lui-même » du mérite d'un autre. »

Mais ces taches sont rares dans La Bruyere. On sent que c'étoit l'effet du soin même qu'il prenoit de varier ses tournures et ses images; et elles sont effacées par les beautés sans nombre dont brille son ouvrage.

Je terminerai cette analyse par

observer que cet Ecrivain, si original, si hardi, si ingénieux et si varié, eut de la peine à être admis à l'Académie Françoise, après avoir publié ses *Caractères*. Il eut besoin de crédit pour vaincre l'opposition de quelques gens de lettres qu'il avoit offensés, et les clameurs de cette foule d'hommes malheureux, qui, dans tous les tems, sont importunés des grands talens et des grands succès; mais La Bruyere avoit pour lui Bossuet, Racine, Despréaux, et le cri public; il fut reçu. Son discours est un des plus ingénieux qui aient été prononcés dans cette Académie. Il est le premier qui ait loué des Académiciens vivans. On se rap-

pelle encore les traits heureux dont il caractérisa Bossuet, La Fontaine et Despréaux. Les ennemis de l'auteur affectèrent de regarder ce discours comme une satire. Ils intriguèrent pour en faire défendre l'impression; et, n'ayant pu y réussir, ils le firent déchirer dans les journaux, qui dès-lors étoient déja pour la plus part des instrumens de la malignité et de l'envie entre les mains de la bassesse et de la sottise. On vit éclore une foule d'épigrammes et de chansons, où la rage est égale à la platitude, et qui sont tombées dans le profond oubli qu'elles méritent. On aura peut-être peine à croire que ce soit pour

l'Auteur des *Caractères* qu'on a fait ce couplet :

Quand La Bruyere se présente,
Pourquoi faut-il crier haro ?
Pour faire un nombre de quarante,
Ne falloit-il pas un zéro ?

Cette plaisanterie a été trouvée si Bonne, qu'on l'a renouvelée depuis à la réception de plusieurs Académiciens.

Que reste-t-il de cette lutte éternelle de la médiocrité contre le génie ? Les épigrammes et les libelles ont bientôt disparu ; les bons ouvrages restent, et la mémoire des Auteurs est honorée et bénie par la postérité.

Cette réflexion devroit con-

soler les hommes supérieurs, dont l'envie s'efforce de flétrir les succès et les travaux; mais la passion de la gloire, comme toutes les autres, est impatiente de jouir; l'attente est pénible; et il est triste d'avoir besoin d'être consolé.

RÉFLEXIONS

RÉFLEXIONS MORALES.

DE L'HOMME.

I.

Les hommes en un sens ne sont point légers, ou ne le sont que dans les petites choses ; ils changent de goût quelquefois : ils changent leurs mœurs toujours mauvaises, fermes et constans dans le mal, ou dans l'indifférence pour la vertu.

2.

Inquiétude d'esprit, inégalité d'humeur, inconstance de cœur, incertitude de conduite; tous vices de l'ame, mais différens, & qui, avec tout le rapport qui paroît entre eux, ne se supposent pas toujours l'un l'autre dans un même sujet.

3.

Il est difficile de décider si l'irrésolution rend l'homme plus malheureux que mépriſable; de même s'il y a toujours plus d'inconvénient à prendre un mauvais parti, qu'à n'en prendre aucun.

4.

Dire d'un homme colère, inégal, querelleur, chagrin, pointilleux, capricieux, c'est ſon humeur, n'est pas l'excuſer, comme on le croit; mais avouer, sans y penſer, que de ſi grands défauts ſont irremédiables.

Ce qu'on appelle humeur est une chose trop négligée parmi les hommes : ils devroient comprendre qu'il ne leur suffit pas d'être bons, mais qu'ils doivent encore paroître tels ; du moins s'ils tendent à être sociables, capables d'union et de commerce, c'est-à-dire à être des hommes. L'on n'exige pas des ames malignes qu'elles aient de la douceur et de la souplesse : elle ne leur manque jamais, et elle leur sert de piège pour surprendre les simples, et pour faire valoir leurs artifices : on desireroit de ceux qui ont un bon cœur, qu'ils fussent toujours plians, faciles, complaisans, et qu'il fût moins vrai quelquefois que ce sont les méchans qui nuisent, et les bons qui font souffrir.

5.

Les hommes ne s'attachent pas assez à ne point manquer les occa-

sions de faire plaisir : il semble que l'on n'entre dans un emploi que pour pouvoir obliger et n'en rien faire. La chose la plus prompte et qui se présente d'abord, c'est le refus, et l'on n'accorde que par réflexion.

6.

Sachez précisément ce que vous pouvez attendre des hommes en général et de chacun d'eux en particulier, et jetez-vous ensuite dans le commerce du monde.

7.

Si la pauvreté est la mère des crimes, le défaut d'esprit en est le père.

8.

Il y a d'étranges pères, et dont toute la vie ne semble occupée qu'à préparer à leurs enfans des raisons de se consoler de leur mort.

9.

La vie est courte et ennuyeuse ; elle se passe toute à desirer : on remet à l'avenir son repos et ses joies, à cet âge souvent où les meilleurs biens ont déja disparu, la santé et la jeunesse. Ce temps arrive qui nous surprend encore dans les desirs ; on en est là, quand la fièvre nous saisit et nous éteint : si l'on eût guéri, ce n'étoit que pour desirer plus longtemps.

10.

L'homme qui dit qu'il n'est pas né heureux, pourroit du moins le devenir par le bonheur de ses amis ou de ses proches. L'envie lui ôte cette dernière ressource.

11.

On ne trompe point en bien : la fourberie ajoute la malice au mensonge.

12.

Otez les passions, l'intérêt, l'injustice, quel calme dans les plus grandes villes ! Les besoins et la subsistance n'y font pas le tiers de l'embarras.

13.

Il y a de certains biens que l'on desire avec emportement, et dont l'idée seule nous enlève et nous transporte : s'il nous arrive de les obtenir, on les sent plus tranquillement qu'on ne l'eût pensé ; on en jouit moins que l'on n'aspire encore à de plus grands.

14.

Il y a des maux effroyables et d'horribles malheurs où l'on n'ose penser, et dont la seule vue fait frémir : s'il arrive que l'on y tombe, l'on se trouve des ressources que l'on ne se

connoissoit point ; on se roidit contre son infortune, et l'on fait mieux qu'on ne l'espéroit.

16.

Si la vie est misérable, elle est pénible à supporter ; si elle est heureuse, il est horrible de la perdre. L'un revient à l'autre.

17.

Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver, et qu'ils ménagent moins, que leur propre vie.

18.

La mort n'arrive qu'une fois, et se fait sentir à tous les momens de la vie : il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir.

19.

On craint la vieillesse, que l'on n'est pas sûr de pouvoir atteindre.

20.

On espère de vieillir, et l'on craint la vieillesse ; c'est-à-dire on aime la vie, et l'on fuit la mort.

21.

C'est plutôt fait de céder à la nature et de craindre la mort, que de faire de continuels efforts, s'armer de raisons et de réflexions, et être continuellement aux prises avec soi-même, pour ne pas la craindre.

22.

Une longue maladie semble être placée entre la vie et la mort ; afin que la mort même devienne un soulagement, et à ceux qui meurent, et à ceux qui restent.

23.

A parler humainement, la mort a un bel endroit, qui est de mettre fin à la vieillesse.

24.

Il n'y a pour l'homme que trois évènemens, naître, vivre et mourir : il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre.

25.

Les enfans n'ont ni passé ni avenir ; et, ce qui ne nous arrive guères, ils jouissent du présent.

26.

La paresse, l'indolence et l'oisiveté, vices si naturels aux enfans, disparoissent dans leurs jeux ; où ils sont vifs, appliqués, exacts, amoureux des règles et de la symétrie ; où ils ne se pardonnent nulle faute les uns aux autres, et recommencent eux-mêmes plusieurs fois une chose qu'ils ont manquée : présages certains qu'ils pourront un jour négli-

ger leurs devoirs, mais qu'ils n'oublieront rien pour leurs plaisirs.

27.

Aux enfans tout paroît grand, les cours, les jardins, les édifices, les meubles, les hommes, les animaux : aux hommes, les choses du monde paroissent ainsi, et j'ose dire par la même raison, parce qu'ils sont petits.

28.

On ne vit point assez pour profiter de ses fautes : on en commet pendant tout le cours de sa vie ; et tout ce que l'on peut faire à force de faillir, c'est de mourir corrigé.

29.

Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang, comme d'avoir su éviter de faire une sottise.

30.

Un homme vain trouve son compte

à dire du bien ou du mal de soi : un homme modeste ne parle point de soi.

31.

Vous dites qu'il faut être modeste ; les gens bien nés ne demandent pas mieux : faites seulement que les hommes n'empiètent pas sur ceux qui cèdent par modestie, et ne brisent pas ceux qui plient.

32.

D'où vient qu'*Alcipe* me salue aujourd'hui, me sourit, et se jette hors d'une portière de peur de me manquer ? Je ne suis pas riche, et je suis à pied ; il doit dans les règles ne me pas voir : n'est-ce point pour être vu lui-même, dans un même fond avec un Grand ?

33.

Nous cherchons notre bonheur hors de nous-mêmes, et dans l'opi-

nion des hommes, que nous connoissons flatteurs, peu sincères, sans équité, pleins d'envie, de caprices et de préventions : quelle bizarrerie !

34.

La moquerie est de toutes les injures celle qui se pardonne le moins ; elle est le langage du mépris, et l'une des manières dont il se fait le mieux entendre ; elle attaque l'homme dans son dernier retranchement, qui est l'opinion qu'il a de soi-même : elle veut le rendre ridicule à ses propres yeux ; et ainsi elle le convainc de la plus mauvaise disposition où l'on puisse être pour lui, et le rend irréconciliable.

35.

C'est une chose monstrueuse que le goût et la facilité qui est en nous de railler, d'improuver et de mépriser

ser les autres ; et tout ensemble la colère que nous ressentons contre ceux qui nous raillent, nous improuvent et nous méprisent.

36.

La santé et les richesses ôtent aux hommes l'expérience du mal, leur inspirent la dureté pour leurs semblables ; et les gens déja chargés de leur propre misère sont ceux qui entrent davantage par la compassion dans celle d'autrui.

37.

Il semble qu'aux ames bien nées les fêtes, les spectacles, la symphonie rapprochent et font mieux sentir l'infortune de nos proches ou de nos amis.

38.

Une grande ame est au dessus de l'injustice, de la douleur, de la mo-

querie ; elle seroit invulnérable, si elle ne souffroit par la compassion.

39.

Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères.

40.

On est prompt à connoître ses plus petits avantages, et lent à pénétrer ses défauts. On n'ignore point qu'on a de beaux sourcils, les ongles bien faits : on sait à peine que l'on est borgne ; on ne sait point du tout que l'on manque d'esprit.

41.

Les hommes comptent presque pour rien toutes les vertus du cœur, et idolâtrent les talens du corps et de l'esprit : celui qui dit froidement de soi, et sans croire blesser la modestie, qu'il est bon, qu'il est constant,

fidèle, sincère, équitable, reconnoissant, n'ose dire qu'il est vif, qu'il a les dents belles et la peau douce : cela est trop fort.

Il est vrai qu'il y a deux vertus que les hommes admirent, la bravoure et la libéralité ; parce qu'il y a deux choses qu'ils estiment beaucoup et que ces vertus font négliger, la vie et l'argent : aussi personne n'avance de soi qu'il est brave ou libéral.

42.

Toute jalousie n'est point exempte de quelque sorte d'envie, et souvent même ces deux passions se confondent. L'envie au contraire est quelquefois séparée de la jalousie, comme est celle qu'excitent dans notre ame les conditions fort élevées au dessus de la nôtre, les grandes fortunes, la faveur, le ministère.

43.

Un homme d'esprit n'est point jaloux d'un ouvrier qui a travaillé une bonne épée, ou d'un statuaire qui vient d'achever une belle figure. Il sait qu'il y a dans ces arts des règles et une méthode qu'on ne devine point, qu'il y a des outils à manier dont il ne connoît ni l'usage, ni le nom, ni la figure; et il lui suffit de penser qu'il n'a point fait l'apprentissage d'un certain métier, pour se consoler de n'y être point maître. Il peut au contraire être susceptible d'envie, et même de jalousie, contre un ministre et contre ceux qui gouvernent; comme si la raison et le bon sens qui lui sont communs avec eux, étoient les seuls instrumens qui servissent à régir un Etat et à présider aux affaires publiques, et qu'ils dussent suppléer aux règles, aux préceptes, à l'expérience.

44.

Le premier degré dans l'homme, après la raison, ce seroit de sentir qu'il l'a perdue : la folie même est incompatible avec cette connoissance. De même, ce qu'il y auroit en nous de meilleur après l'esprit, ce seroit de connoître qu'il nous manque : par-là on feroit l'impossible ; on sauroit sans esprit n'être pas un sot, ni un fat, ni un impertinent.

45.

Un homme qui n'a de l'esprit que dans une certaine médiocrité, est sérieux et tout d'une pièce ; il ne rit point, il ne badine jamais, il ne tire aucun fruit de la bagatelle ; aussi incapable de s'élever aux grandes choses, que de s'accommoder même par relâchement des plus petites, il sait à peine jouer avec ses enfans.

46.

Tout le monde dit d'un fat, qu'il est fat; personne n'ose le lui dire à lui-même : il meurt sans le savoir, et sans que personne soit vengé.

47.

Quelle mésintelligence entre l'esprit et le cœur ! Le Philosophe vit mal avec tous ses préceptes; et le Politique, rempli de vues et de réflexions, ne sait pas se gouverner.

48.

L'esprit s'use comme toutes choses : les sciences sont ses alimens; elles le nourrissent et le consument.

49.

Les petits sont quelquefois chargés de mille vertus inutiles : ils n'ont pas de quoi les mettre en œuvre.

50.

Tout notre mal vient de ne pou-

voir être seuls : de-là le jeu, le luxe, la dissipation, le vin, les femmes, l'ignorance, la médisance, l'envie, l'oubli de soi-même et de Dieu.

51.

L'homme semble quelquefois ne se suffire pas à soi-même : les ténèbres, la solitude le troublent, le jettent dans des craintes frivoles et dans de vaines terreurs : le moindre mal alors qui puisse lui arriver est de s'ennuyer.

52.

L'ennui est entré dans le monde par la paresse ; elle a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes des plaisirs, du jeu, de la société. Celui qui aime le travail a assez de soi-même.

53.

La plupart des hommes emploient

la première partie de leur vie à rendre l'autre misérable.

54.

On s'insinue auprès de tous les hommes, ou en les flattant dans les passions qui occupent leur ame, ou en compatissant aux infirmités qui affligent leur corps. En cela seul consistent les soins que l'on peut leur rendre : de-là vient que celui qui se porte bien et qui desire peu de choses, est moins facile à gouverner.

55.

C'est une grande difformité dans la nature qu'un vieillard amoureux.

56.

Ce n'est pas le besoin d'argent où les vieillards peuvent appréhender de tomber un jour, qui les rend avares ; car il y en a de tels qui ont de si grands fonds, qu'ils ne peuvent guè-

res avoir cette inquiétude ; et d'ailleurs comment pourroient-ils craindre de manquer dans leur caducité des commodités de la vie, puisqu'ils s'en privent eux-mêmes volontairement pour satisfaire leur avarice ? Ce n'est point aussi l'envie de laisser de plus grandes richesses à leurs enfans ; car il n'est pas naturel d'aimer quelque autre chose plus que soi-même, outre qu'il se trouve des avares qui n'ont point d'héritiers. Ce vice est plutôt l'effet de l'âge et de la complexion des vieillards, qui s'y abandonnent aussi naturellement qu'ils suivoient leurs plaisirs dans leur jeunesse, ou leur ambition dans l'âge viril. Il ne faut ni vigueur, ni jeunesse, ni santé pour être avare : on n'a aussi nul besoin de s'empresser, ou de se donner le moindre mouvement pour épargner ses revenus ; il

faut laisser seulement son bien dans ses coffres, et se priver de tout; cela est commode aux vieillards, à qui il faut une passion, parce qu'ils sont hommes.

57.

Il y a des gens qui sont mal logés, mal couchés, mal habillés et plus mal nourris, qui essuient les rigueurs des saisons, qui se privent eux-mêmes de la société des hommes et passent leurs jours dans la solitude, qui souffrent du présent, du passé et de l'avenir, dont la vie est comme une pénitence continuelle, et qui ont ainsi trouvé le secret d'aller à leur perte par le chemin le plus pénible: ce sont les Avares.

58.

Les jeunes gens, à cause des passions qui les amusent, s'accommo-

dent mieux de la solitude que les vieillards.

59.

Tels hommes passent une longue vie à se défendre des uns et à nuire aux autres ; et ils meurent consumés de vieillesse, après avoir causé autant de maux qu'ils en ont souffert.

60.

On voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible. Ils ont comme une voix articulée ; et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir,

d'eau et de racines : ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

61.

Il se fait généralement dans tous les hommes des combinaisons infinies de la puissance, de la faveur, du génie, des richesses, des dignités, de la noblesse, de la force, de l'industrie, de la capacité, de la vertu, du vice, de la foiblesse, de la stupidité, de la pauvreté, de l'impuissance, de la bassesse. Ces choses mêlées ensemble en mille manières différentes, et compensées l'une par l'autre en divers sujets, forment aussi les divers états et les différentes conditions. Les hommes d'ailleurs, qui tous savent le fort et le foible les uns des autres, agissent

sent aussi réciproquement comme ils croient le devoir faire, connoissent ceux qui leur sont égaux, sentent la supériorité que quelques-uns ont sur eux et celle qu'ils ont sur quelques autres; et de-là naissent entre eux ou la familiarité, ou le respect et la déférence, ou la fierté et le mépris. De cette source vient que dans les endroits publics et où le monde se rassemble, on se trouve à tous momens entre celui que l'on cherche à aborder ou à saluer, et cet autre que l'on feint de ne pas connoître et dont l'on veut encore moins se laisser joindre; que l'on se fait honneur de l'un, et qu'on a honte de l'autre; qu'il arrive même que celui dont vous vous faites honneur et que vous voulez retenir, est celui aussi qui est embarrassé de vous et qui vous quitte; et que le même est souvent celui qui rougit d'autrui

et dont on rougit, qui dédaigne ici, et qui là est dédaigné. Il est encore assez ordinaire de mépriser qui nous méprise. Quelle misère ! Et puisqu'il est vrai que dans un si étrange commerce, ce que l'on pense gagner d'un côté on le perd de l'autre, ne reviendroit-il pas au même de renoncer à toute hauteur et à toute fierté, qui convient si peu aux foibles hommes, et de composer ensemble, de se traiter tous avec une mutuelle bonté, qui, avec l'avantage de n'être jamais mortifiés, nous procureroit un aussi grand bien que celui de ne mortifier personne ?

62.

Bien loin de s'effrayer ou de rougir même du nom de philosophe, il n'y a personne au monde qui ne dût avoir une forte teinture de philosophie. Elle convient à tout le monde : la

pratique en est utile à tous les âges, à tous les sexes, et à toutes les conditions: elle nous console du bonheur d'autrui, des indignes préférences, des mauvais succès, du déclin de nos forces ou de notre beauté; elle nous arme contre la pauvreté, la vieillesse, la maladie et la mort, contre les sots et les mauvais railleurs; elle nous fait vivre sans une femme, ou nous fait supporter celle avec qui nous vivons.

63.

Les hommes en un même jour ouvrent leur ame à de petites joies, et se laissent dominer par de petits chagrins: rien n'est plus inégal et moins suivi que ce qui se passe en si peu de temps dans leur cœur et dans leur esprit. Le remède à ce mal est de n'estimer les choses du monde précisément que ce qu'elles valent.

64.

Il est aussi difficile de trouver un homme vain qui se croie assez heureux, qu'un homme modeste qui se croie trop malheureux.

65.

La plupart des hommes, pour arriver à leurs fins, sont plus capables d'un grand effort que d'une longue persévérance. Leur paresse ou leur inconstance leur fait perdre le fruit des meilleurs commencemens. Ils se laissent souvent devancer par d'autres qui sont partis après eux, et qui marchent lentement, mais constamment.

66.

Les hommes agissent mollement dans les choses qui sont de leur devoir; pendant qu'ils se font un mérite, ou plutôt une vanité de s'empresser

pour celles qui leur sont étrangères, et qui ne conviennent ni à leur état, ni à leur caractère.

67.

L'homme du meilleur esprit est inégal ; il souffre des accroissemens et des diminutions ; il entre en verve, mais il en sort : alors, s'il est sage, il parle peu, il n'écrit point, il ne cherche point à imaginer, ni à plaire. Chante-t-on avec un rhume ? ne faut-il pas attendre que la voix revienne ?

68.

L'affectation dans le geste, dans le parler et dans les manières, est souvent une suite de l'oisiveté ou de l'indifférence ; et il semble qu'un grand attachement ou de sérieuses affaires jettent l'homme dans son naturel.

69.

D'où vient que les mêmes hommes

qui ont un flegme tout prêt pour recevoir indifféremment les plus grands désastres, s'échappent et ont une bile intarissable sur les plus petits inconvéniens? Ce n'est pas sagesse en eux qu'une telle conduite, car la vertu est égale et ne se dément point: c'est donc un vice; et quel autre que la vanité, qui ne se réveille et ne se recherche que dans les évènemens où il y a de quoi faire parler le monde et beaucoup à gagner pour elle, mais qui se néglige sur tout le reste?

70.

C'est se venger contre soi-même, et donner un trop grand avantage à ses ennemis, que de leur imputer des choses qui ne sont pas vraies, et de mentir pour les décrier.

71.

Si l'homme savoit rougir de soi,

quels crimes non seulement cachés, mais publics et connus ne s'épargneroit-il pas ?

72.

Si certains hommes ne vont pas dans le bien jusqu'où ils pourroient aller, c'est par le vice de leur première instruction.

73.

Il y a dans quelques hommes une certaine médiocrité d'esprit qui contribue à les rendre sages.

74.

Il faut aux enfans les verges et la férule ; il faut aux hommes faits une couronne, un sceptre, un mortier, des fourrures, des faisceaux, des timbales, des hoquetons. La raison et la justice, dénuées de tous leurs ornemens, ne persuadent, ni n'intimident. L'homme, qui est esprit, se mène par les yeux et les oreilles.

DU MÉRITE PERSONNEL.

1.

Qui peut, avec les plus rares talens et le plus excellent mérite, n'être pas convaincu de son inutilité, quand il considère qu'il laisse, en mourant, un monde, qui ne se sent pas de sa perte, et où tant de gens se trouvent pour le remplacer?

2.

Personne presque ne s'avise de lui-même du mérite d'un autre.

3.

Les hommes sont trop occupés d'eux-mêmes pour avoir le loisir de pénétrer ou de discerner les autres: de-là vient qu'avec un grand mérite et une plus grande modestie, l'on peut être long-temps ignoré.

4.

Le génie et les grands talens manquent souvent, quelquefois les seules occasions ; tels peuvent être loués de ce qu'ils ont fait, et tels de ce qu'ils auroient fait.

5.

Il est moins rare de trouver de l'esprit que des gens qui se servent du leur, ou qui fassent valoir celui des autres et le mettent à quelque usage.

6.

Il n'y a point au monde un si pénible métier que celui de se faire un grand nom ; la vie s'achève, que l'on a à peine ébauché son ouvrage.

7.

Il faut en France beaucoup de fermeté, et une grande étendue d'esprit pour se passer des charges et des

emplois, et consentir ainsi à demeurer chez soi et à ne rien faire. Personne presque n'a assez de mérite pour jouer ce rôle avec dignité, ni assez de fond pour remplir le vide du temps, sans ce que le vulgaire appelle des affaires. Il ne manque cependant à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom; et que méditer, parler, lire et être tranquille, s'appelât travailler.

8.

Un honnête homme se paie par ses mains de l'application qu'il a à son devoir, par le plaisir qu'il sent à le faire, et se désintéresse sur les éloges, l'estime et la reconnoissance, qui lui manquent quelquefois.

9.

Si j'osois faire une comparaison entre deux conditions tout-à-fait iné-

gales, je dirois qu'un homme de cœur pense à remplir ses devoirs, à peu près comme le couvreur songe à couvrir : ni l'un ni l'autre ne cherchent à exposer leur vie, ni ne sont détournés par le péril ; la mort pour eux est un inconvénient dans le métier, et jamais un obstacle. Le premier aussi n'est guères plus vain d'avoir paru à la tranchée, emporté un ouvrage, ou forcé un retranchement, que celui-ci d'avoir monté sur de hauts combles ou sur la pointe d'un clocher. Ils ne sont tous deux appliqués qu'à bien faire, pendant que le fanfaron travaille à ce qu'on dise de lui qu'il a bien fait.

10.

La modestie est au mérite ce que les ombres sont aux figures dans un tableau : elle lui donne de la force et du relief.

11.

Un extérieur simple est l'habit des hommes vulgaires : il est taillé pour eux et sur leur mesure ; mais c'est une parure pour ceux qui ont rempli leur vie de grandes actions : je les compare à une Beauté négligée, mais plus piquante.

12.

Certains hommes, contens d'eux-mêmes, de quelque action ou de quelque ouvrage qui ne leur a pas mal réussi, et ayant ouï dire que la modestie sied bien aux grands hommes, osent être modestes, contrefont les simples et les naturels ; semblables à ces gens d'une taille médiocre qui se baissent aux portes de peur de se heurter.

13.

S'il est ordinaire d'être vivement touché

touché des choses rares, pourquoi le sommes-nous si peu de la vertu?

14.

S'il est heureux d'avoir de la naissance, il ne l'est pas moins d'être tel qu'on ne s'informe plus si vous en avez.

15.

Il apparoît de temps en temps sur la face de la terre des hommes rares, exquis, qui brillent par leur vertu, et dont les qualités éminentes jettent un éclat prodigieux. Semblables à ces étoiles extraordinaires dont on ignore les causes, et dont on sait encore moins ce qu'elles deviennent après avoir disparu, ils n'ont ni aïeux, ni descendans; ils composent seuls toute leur race.

16.

Le bon esprit nous découvre notre devoir, notre engagement à le faire,

et, s'il y a du péril, avec péril : il inspire le courage, ou il y supplée.

17.

Un homme libre & qui n'a point de femme, s'il a quelque esprit, peut s'élever au dessus de sa fortune, se mêler dans le monde, & aller de pair avec les plus honnêtes gens ; cela est moins facile à celui qui eſt engagé : il ſemble que le mariage met tout le monde dans son ordre.

18.

Les vues courtes, je veux dire les esprits bornés et resserrés dans leur petite sphère, ne peuvent comprendre cette universalité de talens que l'on remarque quelquefois dans un même sujet : où ils voient l'agréable, ils en excluent le solide ; où ils croient découvrir les graces du corps, l'agilité, la souplesse, la dextérité,

ils ne veulent plus y admettre les dons de l'ame, la profondeur, la réflexion, la sagesse : ils ôtent de l'histoire de Socrate qu'il ait danſé.

19.

Un homme d'esprit & d'un caractère simple & droit peut tomber dans quelque piège ; il ne pense pas que personne veuille lui en dresser, & le choisir pour être sa dupe ; cette confiance le rend moins précautionné, & les mauvais plaisans l'entament par cet endroit. Il n'y a qu'à perdre pour ceux qui en viendroient à une seconde charge : il n'eſt trompé qu'une fois.

20.

J'éviterai avec soin d'offenser personne, si je suis équitable ; mais sur toutes choſes un homme d'esprit, si j'aime le moins du monde mes intérêts.

21.

Celui qui, logé chez soi dans un palais, avec deux appartemens pour les deux saisons, vient coucher au Louvre dans un entresol, n'en use pas ainsi par modestie; cet autre qui, pour conserver une taille fine, s'abstient de vin & ne fait qu'un seul repas, n'est ni sobre ni tempérant; et ce troisième qui, importuné d'un ami pauvre, lui donne enfin quelque secours, on dit de lui qu'il achète son repos, et nullement qu'il est libéral. Le motif seul fait le mérite des actions des hommes, & le désintéressement y met la perfection.

22.

La fausse grandeur est farouche et inaccessible: comme elle sent son foible, elle se cache, ou du moins ne se montre pas de front, & ne se fait

voir qu'autant qu'il faut pour imposer et ne paroître point ce qu'elle est, je veux dire une vraie petitesse. La véritable grandeur est libre, douce, familière, populaire. Elle se laisse toucher et manier; elle ne perd rien à être vue de près: plus on la connoît, plus on l'admire. Elle se courbe par bonté vers ses inférieurs, et revient sans effort dans son naturel. Elle s'abandonne quelquefois, se néglige, se relâche de ses avantages, toujours en pouvoir de les reprendre et de les faire valoir: elle rit, joue et badine, mais avec dignité. On l'approche tout ensemble avec liberté et avec retenue. Son caractère est noble et facile, inspire le respect et la confiance, et fait que les Princes nous paroissent grands, et très-grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits.

23.

Le sage guérit de l'ambition par l'ambition même ; il tend à de si grandes choses, qu'il ne peut se borner à ce qu'on appelle des trésors, des postes, la fortune et la faveur. Il ne voit rien dans de si foibles avantages qui soit assez bon et assez solide pour remplir son cœur, et pour mériter ses soins et ses desirs : il a même besoin d'efforts pour ne les pas trop dédaigner. Le seul bien, capable de le tenter, est cette sorte de gloire qui devroit naître de la vertu toute pure et toute simple ; mais les hommes ne l'accordent guères, et il s'en passe.

DU CŒUR.

1.

Il y a un goût dans la pure amitié, où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres.

2.

L'amitié peut subsister entre des gens de différent sexe, exempte même de toute grossiéreté. Une femme cependant regarde toujours un homme comme un homme; et réciproquement, un homme regarde une femme comme une femme. Cette liaison n'est ni passion, ni amitié pure; elle fait une classe à part.

3.

L'amour naît brusquement, sans autre réflexion, par tempérament ou par foiblesse: un trait de beauté nous

fixe, nous détermine; l'amitié au contraire se forme peu à peu, avec le temps, par la pratique, par un long commerce. Combien d'esprit, de bonté de cœur, d'attachement, de services et de complaisance dans les amis, pour faire en plusieurs années bien moins que ne fait quelquefois en un moment un beau visage ou une belle main!

4.

Tant que l'amour dure, il subsiste de soi-même, et quelquefois par les choses qui semblent le devoir éteindre, par les caprices, par les rigueurs, par l'éloignement, par la jalousie: l'amitié au contraire a besoin de secours; elle périt faute de soins, de confiance et de complaisance.

5.

Il est plus ordinaire de voir un

amour extrême qu'une parfaite amitié.

6.

L'amour et l'amitié s'excluent l'un l'autre.

7.

Celui qui a eu l'expérience d'un grand amour, néglige l'amitié; et celui qui est épuisé sur l'amitié, n'a encore rien fait pour l'amour.

8.

L'amour commence par l'amour; et l'on ne sauroit passer de la plus forte amitié, qu'à un amour foible.

9.

L'on n'aime bien qu'une seule fois: c'est la première. Les amours qui suivent sont moins involontaires.

10.

L'amour qui naît subitement est le plus long à guérir.

11.

L'amour qui croît peu à peu et par degrés, ressemble trop à l'amitié pour être une passion violente.

12.

Celui qui aime assez pour vouloir aimer un million de fois plus qu'il ne fait, ne cède en amour qu'à celui qui aime plus qu'il ne voudroit.

13.

Quelque délicat que l'on soit en amour, on pardonne plus de fautes que dans l'amitié.

14.

Il est triste d'aimer sans une grande fortune, qui nous donne les moyens de combler ce que l'on aime, et de le rendre si heureux qu'il n'ait plus de souhaits à faire.

15.

Etre avec les gens qu'on aime, cela suffit : rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal.

16.

On confie son secret dans l'amitié, mais il échappe dans l'amour.

17.

L'on peut avoir la confiance de quelqu'un sans en avoir le cœur : celui qui a le cœur n'a pas besoin de révélation ou de confiance ; tout lui est ouvert.

18.

L'on ne voit dans l'amitié que les défauts qui peuvent nuire à nos amis. L'on ne voit en amour de défauts dans ce qu'on aime, que ceux dont on souffre soi-même.

19.

Il n'y a qu'un premier dépit en amour, comme la première faute dans l'amitié, dont on puisse faire un bon usage.

20.

Les froideurs et les relâchemens dans l'amitié ont leurs causes : en amour il n'y a guère d'autre raison de ne s'aimer plus, que de s'être trop aimés.

21.

On n'est pas plus maître de toujours aimer, qu'on ne l'a été de ne pas aimer.

22.

Le commencement et le déclin de l'amour se font sentir par l'embarras où l'on est de se trouver seuls.

23.

C'est foiblesse que d'aimer ; c'est souvent une autre foiblesse que de guérir.

24.

24.

On guérit comme on se console : on n'a pas dans le cœur de quoi toujours pleurer et toujours aimer.

25.

Il devroit y avoir dans le cœur des sources inépuisables de douleur pour de certaines pertes. Ce n'est guère par vertu ou par force d'esprit que l'on sort d'une grande affliction : on pleure amèrement, et l'on est sensiblement touché ; mais on est ensuite si foible ou si léger que l'on se console.

26.

Si une laide se fait aimer, ce ne peut être qu'éperdument ; car il faut que ce soit ou par une étrange foiblesse de son amant, ou par de plus secrets et de plus invincibles charmes que ceux de la beauté.

27.

L'on est encore long-temps à se voir par habitude, et à se dire de bouche que l'on s'aime, après que les manières disent qu'on ne s'aime plus.

28.

On veut faire tout le bonheur, ou, si cela ne se peut ainsi, tout le malheur de ce qu'on aime.

29.

Regretter ce que l'on aime est un bien, en comparaison de vivre avec ce que l'on hait.

30.

Celui-là peut prendre, qui goûte un plaisir aussi délicat à recevoir, que son ami en sent à lui donner.

31.

Si l'on a donné à ceux que l'on aimoit, quelque chose qu'il arrive,

il n'y a plus d'occasion où l'on doive songer à ses bienfaits.

32.

Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui l'on vient de donner.

33.

La libéralité consiste moins à donner beaucoup, qu'à donner à propos.

34.

S'il est vrai que la pitié ou la compassion soit un retour vers nous-mêmes, qui nous met en la place des malheureux, pourquoi tirent-ils de nous si peu de soulagement dans leurs misères?

35.

L'expérience confirme que la mollesse ou l'indulgence pour soi, et la dureté pour les autres, n'est qu'un seul et même vice.

36.

C'est assez pour soi d'un fidèle ami ; c'est même beaucoup de l'avoir rencontré : on ne peut en avoir trop pour le service des autres.

37.

Vivre avec ses ennemis, comme s'ils devoient un jour être nos amis ; et vivre avec nos amis, comme s'ils pouvoient devenir nos ennemis, n'est ni selon la nature de la haine, ni selon les règles de l'amitié : ce n'est point une maxime morale, mais politique.

38.

On ne vole point des mêmes ailes pour sa fortune, qu'on le fait pour des choses frivoles et de fantaisie. Il y a un sentiment de liberté à suivre ses caprices ; et tout au contraire de servitude à courir pour son établis-

sement : il est naturel de le souhaiter beaucoup, et d'y travailler peu ; de se croire digne de le trouver sans l'avoir cherché.

39.

Il faut rire avant que d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri.

40.

La vie est courte, si elle ne mérite ce nom que lorsqu'elle est agréable; puisque, si l'on cousoit ensemble toutes les heures que l'on passe avec ce qui plaît, l'on feroit à peine d'un grand nombre d'années une vie de quelques mois.

41.

Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un !

42.

C'est par foiblesse que l'on hait un ennemi, et que l'on songe à s'en ven-

ger; et c'est par paresse que l'on s'appaise, et qu'on ne se venge point.

43.

Il y a bien autant de paresse que de foiblesse à se laisser gouverner.

44.

Je ne haïrois pas d'être livré par la confiance à une personne raisonnable, et d'en être gouverné en toutes choses, et absolument, et toujours : je serois sûr de bien faire sans avoir le soin de délibérer ; je jouirois de la tranquillité de celui qui est gouverné par la raison.

45.

Le cas n'arrive guère où l'on puisse dire, j'étois ambitieux : ou l'on ne l'est point, ou on l'est toujours ; mais le temps vient où l'on avoue qu'on a aimé.

46.

Les hommes commencent par l'amour, finissent par l'ambition, et ne se trouvent dans une assiette plus tranquille que lorsqu'ils meurent.

47.

Rien ne coûte moins à la passion que de se mettre au dessus de la raison : son grand triomphe est de l'emporter sur l'intérêt.

48.

On est plus sociable et d'un meilleur commerce par le cœur que par l'esprit.

49.

Il faut être bien dénué d'esprit, si l'amour, la malignité, la nécessité n'en font pas trouver.

DE LA SOCIÉTÉ, ET DE LA CONVERSATION.

1.

UN caractère bien fade est celui de n'en avoir aucun.

2.

C'est le rôle d'un sot d'être importun : un homme habile sent s'il convient, ou s'il ennuie ; il fait disparoître le moment qui précède celui où il seroit de trop quelque part.

3.

L'on marche sur les mauvais plaisans, et il pleut par tout pays de ces sortes d'insectes. Un bon plaisant est une pièce rare : à un homme qui est né tel, il est encore fort délicat d'en

soutenir long-temps le personnage : il n'est pas ordinaire que celui qui fait rire, se fasse estimer.

4.

L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup, qu'à en faire trouver aux autres : celui qui sort de votre entretien, content de soi et de son esprit, l'est de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à admirer ; ils veulent plaire : ils cherchent moins à être instruits, et même réjouis, qu'à être goûtés et applaudis ; et le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui.

5.

C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire. Voilà le principe de toute impertinence.

6.

La politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude : elle en donne du moins les apparences, et fait paroître l'homme au dehors comme il devroit être intérieurement.

7.

Il me semble que l'esprit de politesse est une certaine attention à faire que, par nos paroles et par nos manières, les autres soient contens de nous et d'eux-mêmes.

8.

Il est souvent plus court et plus utile de quadrer aux autres, que de faire que les autres s'ajustent à nous.

9.

Tout ce qui est mérite se sent, se discerne, se devine réciproquement: si l'on vouloit être estimé, il fau-

droit vivre avec des personnes estimables.

10.

Il y a de petits défauts que l'on abandonne volontiers à la censure, et dont nous ne haïssons pas à être raillés ; ce sont de pareils défauts que nous devons choisir pour railler les autres.

11.

La moquerie est souvent indigence d'esprit.

12.

Si vous observez avec soin qui sont les gens qui ne peuvent louer, qui blâment toujours, qui ne sont contens de personne, vous reconnoîtrez que ce sont ceux mêmes dont personne n'est content.

13.

C'est la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique : celui qui

ne sait rien, croit enseigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre lui-même : celui qui sait beaucoup, pense à peine que ce qu'il dit puisse être ignoré, et parle plus indifféremment.

14.

Il me semble que l'on dit les choses encore plus finement qu'on ne peut les écrire.

15.

Toute confiance est dangereuse, si elle n'est entière : il y a peu de conjonctures où il ne faille tout dire, ou tout cacher. On a déja trop dit de son secret à celui à qui l'on croit devoir en dérober une circonstance.

15.

Le sage quelquefois évite le monde, de peur d'être ennuyé.

DES

DES BIENS DE FORTUNE.

1.

UNE grande naissance ou une grande fortune annonce le mérite, et le fait plutôt remarquer.

2.

Si on ne le voyoit de ses yeux, pourroit-on jamais s'imaginer l'étrange disproportion que le plus ou le moins de pièces de monnoie met entre les hommes ?

3.

Je vais, Clitiphon, à votre porte ; le besoin que j'ai de vous me chasse de mon lit et de ma chambre : plût aux Dieux que je ne fusse ni votre client, ni votre fâcheux ! Vos esclaves me disent que vous êtes enfermé,

et que vous ne pouvez m'écouter d'une heure entière : je reviens avant le temps qu'ils m'ont marqué, et ils me disent que vous êtes sorti. Que faites-vous, Clitiphon, dans cet endroit le plus reculé de votre appartement, de si laborieux qui vous empêche de m'entendre ? Vous enfilez quelques mémoires, vous collationnez un registre, vous signez, vous paraphez : je n'avois qu'une chose à vous demander, et vous n'aviez qu'un mot à me répondre, oui ou non. Voulez-vous être rare ? rendez service à ceux qui dépendent de vous : vous le serez davantage par cette conduite, que par ne pas vous laisser voir. O homme important et chargé d'affaires, qui, à votre tour, avez besoin de mes offices ! venez dans la solitude de mon cabinet : le Philosophe est accessible ; je ne vous remettrai

point à un autre jour ; vous me trouverez sur les livres de Platon, qui traitent de la spiritualité de l'ame et de sa distinction d'avec le corps, ou la plume à la main pour calculer les distances de Saturne et de Jupiter. J'admire Dieu dans ses ouvrages, et je cherche par la connoissance de la vérité à régler mon esprit, et à devenir meilleur. Entrez, toutes les portes vous sont ouvertes : mon antichambre n'est pas faite pour s'y ennuyer en m'attendant ; passez jusqu'à moi sans me faire avertir ; vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent et l'or, si c'est une occasion de vous obliger : parlez, que voulez-vous que je fasse pour vous ? faut-il quitter mes livres, mes études, mon ouvrage, cette ligne qui est commencée ? Quelle interruption heureuse pour moi que celle qui vous

est utile! Le manieur d'argent, l'homme d'affaires est un ours qu'on ne sauroit apprivoiser; on ne le voit dans sa loge qu'avec peine; que dis-je? on ne le voit point; car d'abord on ne le voit pas encore, et bientôt on ne le voit plus. L'homme de Lettres au contraire est trivial comme une borne au coin des places; il est vu de tous, et à toute heure, et en tout état; au lit, nu, habillé, sain ou malade: il ne peut être important, et il ne le veut point être.

4.

Combien d'hommes ressemblent à ces arbres déja forts et avancés, que l'on transplante dans les jardins, où ils surprennent les yeux de ceux qui les voient placés dans de beaux endroits où ils ne les ont point vus croître, et qui ne connoissent ni leurs commencemens, ni leurs progrès!

5.

Rien ne fait mieux comprendre le peu de chose que Dieu croit donner aux hommes, en leur abandonnant les richesses, l'argent, les grands établissemens et les autres biens, que la dispensation qu'il en fait, et le genre d'hommes qui en sont le mieux pourvus.

6.

Il faut avoir trente ans pour songer à sa fortune; elle n'est pas faite à cinquante: l'on bâtit dans sa vieillesse, et l'on meurt quand on en est aux peintres et aux vitriers.

7.

Quel est le fruit d'une grande fortune, si ce n'est de jouir de la vanité, de l'industrie, du travail et de la dépense de ceux qui sont venus avant nous, et de travailler nous-mêmes,

de planter, de bâtir, d'acquérir pour la postérité ?

8.

Il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur : il manque à quelques-uns jusqu'aux alimens ; ils redoutent l'hiver ; ils appréhendent de vivre. L'on mange ailleurs des fruits précoces ; on force la terre et les saisons pour fournir à sa délicatesse : de simples bourgeois, seulement à cause qu'ils étoient riches, ont eu l'audace d'avaler en un seul morceau la nourriture de cent familles. Tienne qui voudra contre de si grandes extrémités : je ne veux être, si je le puis, ni malheureux, ni heureux ; je me jette et me réfugie dans la médiocrité.

9.

L'occasion prochaine de la pauvreté, c'est de grandes richesses.

10.

Il n'y a au monde que deux manières de s'élever ; ou par sa propre industrie, ou par l'imbecillité des autres.

11.

Les traits découvrent la complexion et les mœurs, mais la mine désigne les biens et la fortune : le plus ou le moins de mille livres de rente se trouve écrit sur les visages.

12.

Il faut l'avouer, le présent est pour les riches, et l'avenir pour les vertueux et les habiles.

Homère est encore, et sera toujours : les receveurs de droits, les publicains ne sont plus ; ont-ils été ? Leur patrie, leurs noms sont-ils connus ? Y a-t-il eu dans la Grèce des partisans ? Que sont devenus ces importans personnages qui méprisoient

Homere, qui ne songeoient dans la place qu'à l'éviter, qui ne lui rendoient pas le salut, ou qui le saluoient par son nom, qui ne daignoient pas l'associer à leur table, qui le regardoient comme un homme qui n'étoit pas riche et qui faisoit un livre ? Que deviendront les *Fauconnets* ? iront-ils aussi loin dans la postérité que Descartes, né François, et mort en Suède ?

13.

Triste condition de l'homme, et qui dégoûte de la vie ! il faut suer, veiller, fléchir, dépendre, pour avoir un peu de fortune, ou la devoir à l'agonie de nos proches : celui qui s'empêche de souhaiter que son père y passe bientôt, est homme de bien.

14.

Je ne permets à personne d'être fripon ; mais je permets à un fripon

de jouer un grand jeu : je le défends à un honnête homme. C'est une trop grande puérilité que de s'exposer à une grande perte.

15.

Il n'y a qu'une affliction qui dure ; c'est celle qui vient de la perte des biens ; le temps qui adoucit toutes les autres, aigrit celle-ci. Nous sentons à tous momens, pendant le cours de notre vie, où le bien que nous avons perdu nous manque.

DES FEMMES.

1.

Les hommes et les femmes conviennent rarement sur le mérite d'une femme : leurs intérêts sont trop différens. Les femmes ne se plaisent point les unes aux autres par les mêmes agrémens qu'elles plaisent aux hommes : mille manières, qui allument dans ceux-ci les grandes passions, forment entre elles l'aversion et l'antipathie.

2.

J'ai vu souhaiter d'être fille, et une belle fille, depuis treize ans jusques à vingt-deux, et après cet âge de devenir un homme.

3.

Il faut juger des femmes depuis la

chaussure jusqu'à la coëffure exclusivement, à peu près comme on mesure le poisson, entre queue et tête.

4.

Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles; et l'harmonie la plus douce est le son de la voix de celle que l'on aime.

5.

Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme, est ce qu'il y a au monde du commerce le plus délicieux : on trouve en elle tout le mérite des deux sexes.

6.

Il échappe à une jeune personne de petites choses qui persuadent beaucoup, et qui flattent sensiblement celui pour qui elles sont faites : il n'échappe presque rien aux hommes; leurs caresses sont volontaires;

ils parlent, ils agissent, ils sont empressés, et persuadent moins.

7.

Le caprice est dans les femmes tout proche de la beauté pour être son contre-poison, et afin qu'elle nuise moins aux hommes, qui n'en guériroient pas sans remède.

8.

Une femme oublie d'un homme qu'elle n'aime plus, jusques aux faveurs qu'il a reçues d'elle.

9.

Une femme qui n'a qu'un galant, croit n'être point coquette; celle qui a plusieurs galans, croit n'être que coquette.

10.

Il y a peu de galanteries secrettes: bien des femmes ne sont pas mieux désignées par le nom de leur mari, que par celui de leur amant.

11.

11.

Une femme galante veut qu'on l'aime : il suffit à une coquette d'être trouvée aimable, et de passer pour belle. Celle-là cherche à engager, celle-ci se contente de plaire. La première passe successivement d'un engagement à un autre ; la seconde a plusieurs amusemens tout à-la-fois. Ce qui domine dans l'une, c'est la passion et le plaisir ; et dans l'autre, c'est la vanité et la légéreté. La galanterie est un foible du cœur, ou peut-être un vice de la complexion : la coquetterie est un déréglement de l'esprit. La femme galante se fait craindre, et la coquette se fait haïr. L'on peut tirer de ces deux caractères de quoi en faire un troisième, le pire de tous.

12.

Une femme foible est celle à qui

l'on reproche une faute ; qui se la reproche à elle-même ; dont le cœur combat la raison ; qui veut guérir, qui ne guérira point, ou bien tard.

13.

A un homme vain, indiscret, qui est grand parleur et mauvais plaisant; qui parle de soi avec confiance, et des autres avec mépris ; impérieux, altier, entreprenant ; sans mœurs ni probité ; de nul jugement et d'une imagination très-libre ; il ne lui manque plus, pour être adoré de bien des femmes, que de beaux traits et la taille belle.

14.

Pour les femmes du monde, un jardinier est un jardinier, et un maçon est un maçon ; pour quelques autres plus retirées, un maçon est un homme, un jardinier est un homme. Tout est tentation à qui la craint.

15.

Il y a telle femme qui aime mieux son argent que ses amis, et ses amans que son argent.

16.

Les femmes sont extrêmes : elles sont meilleures ou pires que les hommes.

17.

La plupart des femmes n'ont guères de principes ; elles se conduisent par le cœur, et dépendent, pour leurs mœurs, de ceux qu'elles aiment.

18.

Les femmes vont plus loin en amour que la plupart des hommes ; mais les hommes l'emportent sur elles en amitié.

19.

Les hommes sont cause que les femmes ne s'aiment point.

20.

Un homme est plus fidèle au secret d'autrui qu'au sien propre : une femme au contraire garde mieux son secret que celui d'autrui.

21.

Il n'y a point, dans le cœur d'une jeune personne, un si violent amour, auquel l'intérêt ou l'ambition n'ajoute quelque chose.

22.

Un homme qui seroit en peine de connoître s'il change, s'il commence à vieillir, peut consulter les yeux d'une jeune femme qu'il aborde, et le ton dont elle lui parle ; il apprendra ce qu'il craint de savoir. Rude école !

23.

Une femme qui n'a jamais les yeux que sur une même personne, ou qui

les en détourne toujours, fait penser d'elle la même chose.

24.

Il coûte peu aux femmes de dire ce qu'elles ne sentent point : il coûte encore moins aux hommes de dire ce qu'ils sentent.

25.

Un homme peut tromper une femme par un feint attachement, pourvu qu'il n'en ait pas ailleurs un véritable.

26.

Il arrive quelquefois qu'une femme cache à un homme toute la passion qu'elle sent pour lui ; pendant que de son côté il feint pour elle toute celle qu'il ne sent pas.

27.

Un homme éclate contre une femme qui ne l'aime plus, et se console.

Une femme fait moins de bruit quand elle est quittée, et demeure long-temps inconsolable.

28.

Les femmes guériſſent de leur pareſſe par la vanité ou par l'amour.

29.

La pareſſe au contraire, dans les femmes vives, est le présage de l'amour.

30.

Il est fort sûr qu'une femme qui écrit avec emportement, est emportée; il est moins clair qu'elle soit touchée. Il semble qu'une passion vive et tendre est morne et silencieuse, et que le plus pressant intérêt d'une femme qui n'est plus libre, et celui qui l'agite davantage, est moins de persuader qu'elle aime, que de s'assurer si elle est aimée.

31.

Il y a peu de femmes si parfaites, qu'elles empêchent un mari de se repentir du moins une fois le jour d'avoir une femme, ou de trouver heureux celui qui n'en a point.

32.

Les douleurs muettes et stupides sont hors d'usage : on pleure, on récite, on répète ; on est si touché de la mort de son mari, qu'on n'en oublie pas la moindre circonstance.

33.

Ne pourroit-on point découvrir l'art de se faire aimer de sa femme ?

34.

Une femme insensible est celle qui n'a pas encore vu celui qu'elle doit aimer.

DE LA COUR.

1.

Le reproche en un sens le plus honorable que l'on puisse faire à un homme, c'est de lui dire qu'il ne sait pas la cour; il n'y a sorte de vertus qu'on ne rassemble en lui par ce seul mot.

2.

L'on s'accoutume difficilement à une vie qui se passe dans une antichambre, dans des cours ou sur l'escalier.

3.

La cour ne rend pas content; elle empêche qu'on ne le soit ailleurs.

4.

La cour est comme un édifice bâti de marbre; je veux dire qu'elle est

composée d'hommes fort durs, mais fort polis.

5.

C'est beaucoup tirer de notre ami, si, ayant monté à une grande faveur, il est encore un homme de notre connoissance.

6.

Il ne faut rien exagérer, ni dire des cours le mal qui n'y est point : l'on n'y attente rien de pis contre le vrai mérite, que de le laisser quelquefois sans récompense. On ne l'y méprise pas toujours : quand on a pu une fois le discerner, on l'oublie ; et c'est-là où l'on sait parfaitement ne faire rien, ou faire très-peu de chose pour ceux que l'on estime beaucoup.

7.

Je vois un homme entouré et suivi, mais il est en place : j'en vois un

autre que tout le monde aborde, mais il est en faveur : celui-ci est embrassé et caressé même des grands, mais il est riche : celui-là est regardé de tous avec curiosité, on le montre du doigt, mais il est savant et éloquent : j'en découvre un que personne n'oublie de saluer, mais il est méchant. Je veux un homme qui soit bon, qui ne soit rien davantage, et qui soit recherché.

8.

Je crois pouvoir dire d'un poste éminent et délicat, qu'on y monte plus aisément qu'on ne s'y conserve.

9.

L'on voit des hommes tomber d'une haute fortune, par les mêmes défauts qui les y avoient fait monter.

10.

L'on dit à la cour du bien de quel-

qu'un pour deux raisons : la première, afin qu'il apprenne que nous disons du bien de lui ; la seconde, afin qu'il en dise de nous.

11.

L'on me dit tant de mal de cet homme, et j'y en vois si peu, que je commence à soupçonner qu'il n'ait un mérite importun, qui éteigne celui des autres.

12.

On n'est point effronté par choix, mais par complexion : c'est un vice de l'être, mais naturel. Celui qui n'est pas né tel, est modeste, et ne passe pas aisément de cette extrémité à l'autre : c'est une leçon assez inutile que de lui dire, soyez effronté et vous réussirez ; une mauvaise imitation ne lui profiteroit pas, et le feroit échouer. Il ne faut rien de moins

dans les cours, qu'une vraie et naïve impudence pour réussir.

13.

Quelques grandes difficultés qu'il y ait à se placer à la cour, il est encore plus âpre et plus difficile de se rendre digne d'être placé.

14.

Il coûte moins à faire dire de soi, pourquoi a-t-il obtenu ce poste? qu'à faire demander, pourquoi ne l'a-t-il pas obtenu?

15.

C'est rusticité que de donner de mauvaise grace: le plus fort et le plus pénible est de donner. Que coûte-t-il d'y ajouter un sourire?

16.

Il faut avouer néanmoins qu'il s'est trouvé des hommes qui refusoient plus honnêtement, que d'autres ne savoient donner; qu'on a dit de quelques-uns,

ques-uns, qu'ils se faisoient si longtemps prier, qu'ils donnoient si séchement, et chargeoient une grace qu'on leur arrachoit de conditions si désagréables, qu'une plus grande grace étoit d'obtenir d'eux d'être dispensé de rien recevoir.

17.

Il faut des fripons à la cour auprès des grands et des ministres, même les mieux intentionnés; mais l'usage en est délicat, et il faut savoir les mettre en œuvre : il y a des temps et des occasions où ils ne peuvent être suppléés par d'autres. Honneur, vertu, conscience, qualités toujours respectables, souvent inutiles ! Que voulez-vous quelquefois que l'on fasse d'un homme de bien ?

18.

Jeunesse du Prince, source des belles fortunes.

19.

Les roues, les ressorts, les mouvemens sont cachés; rien ne paroît d'une montre que son aiguille, qui insensiblement s'avance et achève son tour: image du courtisan d'autant plus parfaite, qu'après avoir fait assez de chemin, il revient au même point d'où il est parti.

20.

Qui est plus esclave qu'un courtisan assidu, si ce n'est un courtisan plus assidu?

21.

L'esclave n'a qu'un maître: l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune.

22.

Avec cinq ou six termes de l'art, et rien de plus, l'on se donne pour

connoisseur en musique, en tableaux, en bâtimens, et en bonne chère : l'on croit avoir plus de plaisir qu'un autre à entendre, à voir et à manger : l'on impose à ses semblables, et l'on se trompe soi-même.

23.

C'est avoir fait un grand pas dans la finesse, que de faire penser de soi, que l'on n'est que médiocrement fin.

24.

La finesse n'est ni une trop bonne, ni une trop mauvaise qualité ; elle flotte entre le vice et la vertu : il n'y a point de rencontre où elle ne puisse, et peut-être où elle ne doive être suppléée par la prudence.

25.

La finesse est l'occasion prochaine de la fourberie ; de l'une à l'autre le

pas est glissant : le mensonge seul en fait la différence ; si on l'ajoute à la finesse, c'est fourberie.

26.

Avec les gens qui par finesse écoutent tout et parlent peu, parlez encore moins ; ou, si vous parlez beaucoup, dites peu de chose.

27.

Il y a quelques rencontres dans la vie, où la vérité et la simplicité sont le meilleur manège du monde.

28.

Un homme qui a vécu dans l'intrigue un certain temps, ne peut plus s'en passer : toute autre vie pour lui est languissante.

29.

La faveur met l'homme au dessus de ses égaux, et sa chute au dessous.

30.

Un esprit sain puise à la cour le goût de la solitude et de la retraite.

31.

On ne peut se passer de ce même monde que l'on n'aime point, et dont on se moque.

DES GRANDS.

1.

La prévention du peuple en faveur des Grands est si aveugle, et l'entêtement pour leurs gestes, leur visage, leur ton de voix et leurs manières si général, que, s'ils s'avisoient d'être bons, cela iroit à l'idolâtrie.

2.

Les Grands se piquent d'ouvrir une allée dans une forêt, de soutenir des terres par de longues murailles, de dorer des plafonds, de faire venir dix pouces d'eau, de meubler une orangerie; mais de rendre un cœur content, de combler une ame de joie, de prévenir d'extrêmes besoins, ou d'y remédier, leur curiosité ne s'étend point jusques-là.

3.

Il ne laisse pas d'y avoir comme un charme attaché à chacune des différentes conditions, et qui y demeure jusques à ce que la misère l'en ait ôté. Ainsi les Grands se plaisent dans l'excès, et les petits aiment la modération: ceux-là ont le goût de dominer et de commander; et ceux-ci sentent du plaisir, et même de la vanité, à les servir et à leur obéir. Les Grands sont entourés, salués, respectés: les petits entourent, saluent, se prosternent; et tous sont contens.

4.

Il coûte si peu aux Grands à ne donner que des paroles, et leur condition les dispense si fort de tenir les belles promesses qu'ils vous ont faites, que c'est modestie à eux de ne promettre pas encore plus largement.

5.

Il est souvent plus utile de quitter les Grands que de s'en plaindre.

6.

Qui peut dire pourquoi quelques-uns ont le gros lot, ou quelques autres la faveur des Grands ?

7.

Les Grands dédaignent les gens d'esprit qui n'ont que de l'esprit : les gens d'esprit méprisent les Grands qui n'ont que de la grandeur : les gens de bien plaignent les uns et les autres, qui ont de la grandeur ou de l'esprit, sans nulle vertu.

8.

Lucile aime mieux user sa vie à se faire supporter de quelques Grands, que d'être réduit à vivre familièrement avec ses égaux.

9.

Les aises de la vie, l'abondance, le calme d'une grande prospérité font que les Princes ont de la joie de reste pour rire d'un nain, d'un singe, d'un imbécille, et d'un mauvais conte. Les gens moins heureux ne rient qu'à propos.

10.

Il semble d'abord qu'il entre dans les plaisirs des Princes, un peu de celui d'incommoder les autres. Mais non; les Princes ressemblent aux hommes; ils songent à eux-mêmes; suivent leur goût, leurs passions, leur commodité: cela est naturel.

11.

Si un Grand a quelque degré de bonheur sur les autres hommes, je ne devine pas lequel, si ce n'est peut-être de se trouver souvent dans le

pouvoir et dans l'occasion de faire plaisir ; et si elle naît cette conjoncture, il semble qu'il doive s'en servir ; si c'est en faveur d'un homme de bien, il doit appréhender qu'elle ne lui échappe : mais, comme c'est en une chose juste, il doit prévenir la sollicitation, et n'être vu que pour être remercié ; et si elle est facile, il ne doit pas même la lui faire valoir : s'il la lui refuse, je les plains tous deux.

12.

On loue les Grands pour marquer qu'on les voit de près, rarement par estime ou par gratitude : on ne connoît pas souvent ceux que l'on loue. La vanité ou la légéreté l'emportent quelquefois sur le ressentiment : on est mal content d'eux, et on les loue.

13.

Jetez-moi dans les troupes comme

un simple soldat, je suis un Thersite : mettez-moi à la tête d'une armée dont j'aye à répondre à toute l'Europe, je suis Achille.

14.

Les Princes, sans autre science ni autre règle, ont un goût de comparaison : ils sont nés et élevés au milieu et comme dans le centre des meilleures choses, à quoi ils rapportent ce qu'ils lisent, ce qu'ils voient et ce qu'ils entendent. Tout ce qui s'éloigne trop de Lully, de Racine et de Le Brun, est condamné.

15.

C'est une pure hypocrisie à un homme d'une certaine élévation, de ne pas prendre d'abord le rang qui lui est dû, et que tout le monde lui cède. Il ne lui coûte rien d'être modeste, de se mêler dans la multitude

qui va s'ouvrir pour lui, de prendre dans une assemblée une dernière place, afin que tous l'y voient, et s'empressent de l'en ôter. La modestie est d'une pratique plus amère aux hommes d'une condition ordinaire : s'ils se jettent dans la foule, on les écrase ; s'ils choisissent un poste incommode, il leur demeure.

16.

Qui dit le peuple, dit plus d'une chose : c'est une vaste expression ; et l'on s'étonneroit de voir ce qu'elle embrasse, et jusques où elle s'étend. Il y a le peuple qui est opposé aux Grands ; c'est la populace et la multitude : il y a le peuple qui est opposé aux sages, aux habiles et aux vertueux ; ce sont les Grands comme les petits.

17.

Les Grands se gouvernent par sentiment :

timent : ames oisives sur lesquelles tout fait d'abord une vive impression. Une chose arrive ; ils en parlent trop ; bientôt ils en parlent peu ; ensuite ils n'en parlent plus, et ils n'en parleront plus. Action, conduite, ouvrage, évènement, tout est oublié : ne leur demandez ni correction, ni prévoyance, ni réflexion, ni reconnoissance, ni récompense.

DU SOUVERAIN
OU
DE LA RÉPUBLIQUE.

1.

Il n'y a point de patrie dans le despotique : d'autres choses y suppléent; l'intérêt, la gloire, le service du Prince.

2.

Quand on veut changer et innover dans une République, c'est moins les choses que le temps que l'on considère. Il y a des conjonctures où l'on sent bien qu'on ne sauroit trop attenter contre le peuple, et il y en a d'autres où il est clair qu'on ne peut trop le ménager. Vous pouvez aujourd'hui ôter à cette ville ses franchises, ses droits, ses privilèges;

mais demain ne songez pas même à réformer ses enseignes.

3.

Quand le peuple est en mouvement, on ne comprend pas par où le calme peut y entrer; et quand il est paisible, on ne voit pas par où le calme peut en sortir.

4.

Le caractère des François demande du sérieux dans le souverain.

5.

Le plaisir d'un Roi qui mérite de l'être, est de l'être moins quelquefois, de sortir du théâtre, de quitter les bas de soie et les brodequins, et de jouer avec une personne de confiance un rôle plus familier.

6.

Rien ne fait plus d'honneur au Prince que la modestie de son favori.

73238B

7.

Tout prospère dans une monarchie, où l'on confond les intérêts de l'Etat avec ceux du Prince.

8.

Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau qui, répandu sur une colline vers le déclin d'un beau jour, paît tranquillement le thym et le serpolet, ou qui broute dans une prairie une herbe menue et tendre qui a échappé à la faux du moissonneur, le berger soigneux et attentif est debout auprès de ses brebis; il ne les perd pas de vue, il les suit, il les conduit, il les change de pâturage; si elles se dispersent, il les rassemble; si un loup avide paroît, il lâche son chien qui le met en fuite; il les nourrit, il les défend; l'aurore le trouve déja en pleine campagne,

d'où il ne se retire qu'avec le soleil. Quels soins ! quelle vigilance ! quelle servitude ! quelle condition vous paroît la plus délicieuse et la plus libre, ou du berger, ou des brebis ? Le troupeau est-il fait pour le berger, ou le berger pour le troupeau ? Image naïve des peuples et du Prince qui les gouverne, s'il est bon Prince.

9.

Il y a peu de règles générales et de mesures certaines pour bien gouverner : l'on suit le temps et les conjonctures, et cela roule sur la prudence et sur les vues de ceux qui règnent : aussi le chef-d'œuvre de l'esprit, c'est le parfait gouvernement ; et ce ne seroit peut-être pas une chose possible, si les peuples, par l'habitude où ils sont de la dépendance et de la soumission, ne faisoient la moitié de l'ouvrage.

10.

Quelle heureuse place que celle qui fournit dans tous les instans l'occasion à un homme de faire du bien à tant de milliers d'hommes ! Quel dangereux poste que celui qui expose à tous momens un homme à nuire à un million d'hommes !

11.

Si les hommes ne sont point capables sur la terre d'une joie plus naturelle, plus flatteuse et plus sensible, que de connoître qu'ils sont aimés ; et si les Rois sont hommes, peuvent-ils jamais trop acheter le cœur de leurs peuples ?

DES JUGEMENS.

1.

RIEN ne ressemble mieux à la persuasion que le mauvais entêtement : de-là les partis, les cabales, les hérésies.

2.

Les grandes choses étonnent, et les petites rebutent : nous nous apprivoisons avec les unes et les autres par l'habitude.

3.

Deux choses toutes contraires nous préviennent également, l'habitude et la nouveauté.

4.

Les hommes ne se goûtent qu'à peine les uns les autres, n'ont qu'une foible pente à s'approuver récipro-

quement : action, conduite, pensée, expression, rien ne plaît, rien ne contente. Ils substituent à la place de ce qu'on leur récite, de ce qu'on leur dit, ou de ce qu'on leur lit, ce qu'ils auroient fait eux-mêmes en pareille conjoncture, ce qu'ils penseroient, ou ce qu'ils écriroient sur un tel sujet ; et ils sont si pleins de leurs idées, qu'il n'y a plus de place pour celles d'autrui.

5.

La condition des comédiens étoit infâme chez les Romains, et honorable chez les Grecs : qu'est-elle chez nous ? On pense d'eux comme les Romains ; on vit avec eux comme les Grecs.

6.

Rien ne découvre mieux dans quelle disposition sont les hommes

à l'égard des sciences et des belles-lettres, et de quelle utilité ils les croient dans la République, que le prix qu'ils y ont mis, et l'idée qu'ils se forment de ceux qui ont pris le parti de les cultiver. Il n'y a point d'art si mécanique, ni de si vile condition où les avantages ne soient plus sûrs, plus prompts et plus solides. Le comédien couché dans son carrosse jette de la boue au visage de Corneille, qui est à pied. Chez plusieurs, savant et pédant sont synonymes.

Souvent où le riche parle, et parle de doctrine, c'est aux doctes à se taire, à écouter, à applaudir, s'ils veulent du moins ne passer que pour doctes.

7.

Il est savant, dit un politique, il est donc incapable d'affaires : je ne lui confierois pas l'état de ma garde-

robe ; et il a raison. OSSAT, XIMÉNÈS, RICHELIEU étoient savans ; étoient-ils habiles ? ont-ils passé pour bons ministres ? Il sait le grec, continue l'homme d'Etat, c'est un grimaud, c'est un philosophe. Et en effet, une fruitière à Athènes, selon les apparences, parloit grec, et par cette raison étoit philosophe. Les BIGNONS, les LAMOIGNONS, étoient de purs grimauds ; qui en peut douter ? ils savoient le grec. Quelle vision, quel délire au grand, au sage, au judicieux ANTONIN, de dire qu'*alors les peuples seroient heureux, si l'Empereur philosophoit, ou si le philosophe ou le grimaud venoit à l'Empire !*

Les langues sont la clef ou l'entrée des sciences, et rien davantage : le mépris des unes tombe sur les autres. Il ne s'agit point si les langues sont

anciennes ou nouvelles, mortes ou vivantes, mais si elles sont grossières ou polies; si les livres qu'elles ont formés sont d'un bon ou d'un mauvais goût. Supposons que notre langue pût un jour avoir le sort de la grecque et de la latine, seroit-on pédant quelques siècles après qu'on ne la parleroit plus, pour lire MOLIERE ou LA FONTAINE?

8.

Il ne faut pas juger des hommes, comme d'un tableau ou d'une figure, sur une seule et première vue: il y a un intérieur et un cœur qu'il faut approfondir: le voile de la modestie couvre le mérite, et le masque de l'hypocrisie cache la malignité. Il n'y a qu'un très-petit nombre de connoisseurs qui discernent, et qui soient en droit de prononcer. Ce n'est que peu à peu, et forcés même par le temps

et les occasions, que la vertu parfaite et le vice consommé viennent enfin à se déclarer.

9.

Une gravité trop étudiée devient comique ; ce sont comme des extrémités qui se touchent, et dont le milieu est dignité : cela ne s'appelle pas être grave, mais en jouer le personnage : celui qui songe à le devenir ne le sera jamais. Ou la gravité n'est point, ou elle est naturelle ; et il est moins difficile d'en descendre que d'y monter.

10.

L'air spirituel est dans les hommes, ce que la régularité des traits est dans les femmes : c'est le genre de beauté où les plus vains puissent aspirer.

11.

Un homme qui a beaucoup de mérite et d'esprit, et qui est connu pour tel,

tel, n'est pas laid, même avec des traits qui sont difformes; ou s'il a de la laideur, elle ne fait pas son impression.

12.

Combien d'art pour rentrer dans la nature! Combien de temps, de règles, d'attention et de travail pour danser avec la même liberté et la même grace que l'on sait marcher; pour chanter comme on parle; parler et s'exprimer comme l'on pense; jeter autant de force, de vivacité, de passion et de persuasion dans un discours étudié et que l'on prononce dans le public, qu'on en a quelquefois naturellement et sans préparation dans les entretiens les plus familiers!

13.

Ceux qui, sans nous connoître assez, pensent mal de nous, ne nous font

pas de tort : ce n'est pas nous qu'ils attaquent, c'est le fantôme de leur imagination.

14.

Je ne sais s'il est permis de juger des hommes par une faute qui est unique ; et si un besoin extrême, ou une violente passion, ou un premier mouvement, tirent à conséquence.

15.

Sans une grande roideur et une continuelle attention à toutes ses paroles, on est exposé à dire en moins d'une heure le oui et le non sur une même chose, ou sur une même personne ; déterminé seulement par un esprit de société et de commerce, qui entraîne naturellement à ne pas contredire celui-ci et celui-là, qui en parlent différemment.

16.

Du même fond dont on néglige un

homme de mérite, l'on sait encore admirer un sot.

17.

Un sot est celui qui n'a pas même ce qu'il faut d'esprit pour être fat.

18.

Un fat est celui que les sots croient un homme de mérite.

19.

L'impertinent est un fat outré. Le fat lasse, ennuie, dégoûte, rebute : l'impertinent rebute, aigrit, irrite, offense ; il commence où l'autre finit.

20.

Le fat est entre l'impertinent et le sot : il est composé de l'un et de l'autre.

21.

Les vices partent d'une dépravation du cœur ; les défauts, d'un vice de tempérament ; le ridicule, d'un défaut d'esprit.

22.

L'homme ridicule est celui qui, tant qu'il demeure tel, a les apparences du sot.

23.

Le sot ne se tire jamais du ridicule; c'est son caractère: l'on y entre quelquefois avec de l'esprit, mais l'on en sort.

24.

La même chose est souvent, dans la bouche d'un homme d'esprit, une naïveté ou un bon-mot, et dans celle du sot, une sottise.

25.

L'une des marques de la médiocrité de l'esprit est de toujours conter.

26.

Le suffisant est celui en qui la pratique de certains détails que l'on honore du nom d'affaires, se trouve

jointe à une très-grande médiocrité d'esprit.

27.

Un grain d'esprit et une once d'affaires, plus qu'il n'en entre dans la composition du suffisant, font l'important.

28.

Pendant qu'on ne fait que rire de l'important, il n'a pas un autre nom: dès qu'on s'en plaint, c'est l'arrogant.

29.

La distance qu'il y a de l'honnête homme à l'habile homme s'affoiblit de jour à autre, et est sur le point de disparoître.

30.

L'habile homme est celui qui cache ses passions, qui entend ses intérêts, qui y sacrifie beaucoup de choses, qui a su acquérir du bien, ou en conserver.

31.

L'honnête homme est celui qui ne vole pas sur les grands chemins et qui ne tue personne, dont les vices enfin ne sont pas scandaleux.

32.

On connoît assez qu'un homme de bien est honnête homme; mais il est plaisant d'imaginer que tout honnête homme n'est pas homme de bien.

33.

Talent, goût, esprit, bon sens: choses différentes, non incompatibles.

34.

Entre le bon sens et le bon goût, il y a la différence de la cause à son effet.

35.

Entre esprit et talent, il y a la proportion du tout à sa partie.

Appellerai-je homme d'esprit celui qui, borné et renfermé dans quelque art, ou même dans une certaine science qu'il exerce dans une grande perfection, ne montre hors de-là ni jugement, ni mémoire, ni vivacité, ni mœurs, ni conduite; qui ne m'entend pas, qui ne pense point, qui s'énonce mal; un musicien, par exemple, qui, après m'avoir comme enchanté par ses accords, semble s'être remis avec son luth dans un même étui, ou n'être plus, sans cet instrument, qu'une machine démontée, à qui il manque quelque chose, et dont il n'est plus permis de rien attendre? Que dirai-je encore de l'esprit du jeu? pourroit-on me le définir? Ne faut-il ni prévoyance, ni finesse, ni habileté pour jouer l'ombre ou les échecs? et s'il en faut, pourquoi voit-on des imbécilles qui y excellent, et de très-

beaux génies qui n'ont pu même y atteindre la médiocrité, à qui une pièce ou une carte dans les mains trouble la vue, et fait perdre contenance ?

Il y a dans le monde quelque chose, s'il se peut, de plus incompréhensible. Un homme paroît grossier, lourd, stupide ; il ne sait pas parler, ni raconter ce qu'il vient de voir ; s'il se met à écrire, c'est le modèle des bons contes ; il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point : ce n'est que légéreté, qu'élégance, que beau naturel, et que délicatesse dans ses ouvrages.

Un autre est simple, timide, d'une ennuyeuse conversation : il prend un mot pour un autre, et il ne juge de la bonté de sa pièce que par l'argent qui lui en revient ; il ne sait pas la

réciter, ni lire son écriture. Laissez-le s'élever par la composition ; il n'est pas au dessous d'AUGUSTE, de POMPÉE, de NICOMÈDE, d'HÉRACLIUS ; il est roi, et un grand roi ; il est politique ; il est philosophe ; il entreprend de faire parler des héros, de les faire agir ; il peint les Romains : ils sont plus grands et plus Romains dans ses vers que dans leur histoire.

36.

Après l'esprit de discernement, ce qu'il y a au monde de plus rare, ce sont les diamans et les perles.

37.

Tout le monde s'élève contre un homme qui entre en réputation : à peine ceux qu'il croit ses amis lui pardonnent-ils un mérite naissant et une première vogue qui semble l'associer à la gloire dont ils sont déja en

possession. L'on ne se rend qu'à l'extrémité, et après que le Prince s'est déclaré par les récompenses : tous alors se rapprochent de lui ; et de ce jour-là seulement, il prend son rang d'homme de mérite.

38.

C'est souvent hasarder un bon mot et vouloir le perdre, que de le donner pour sien : il n'est pas relevé ; il tombe avec des gens d'esprit, ou qui se croient tels, qui ne l'ont pas dit et qui devoient le dire. C'est au contraire le faire valoir, que de le rapporter comme d'un autre. Ce n'est qu'un fait, et qu'on ne se croit pas obligé de savoir ; il est dit avec plus d'insinuation, et reçu avec moins de jalousie ; personne n'en souffre : on rit, s'il faut rire ; et s'il faut admirer, on admire.

39.

Il est bon d'être philosophe; il n'est guère utile de passer pour tel. Il n'est pas permis de traiter quelqu'un de philosophe; ce sera toujours lui dire une injure, jusqu'à ce qu'il ait plu aux hommes d'en ordonner autrement, et, en restituant à un si beau nom son idée propre et convenable, de lui concilier toute l'estime qui lui est due.

40.

Nous n'approuvons les autres que par les rapports que nous sentons qu'ils ont avec nous-mêmes; et il semble qu'estimer quelqu'un, c'est l'égaler à soi.

41.

Rien ne nous corrigeroit plus promptement de nos défauts, que si nous étions capables de les avouer et de

le reconnoître dans les autres; c'est une autre sorte d'intérêt que nous prenons aux choses que celui que nous nous faisons à nous-mêmes.

La guerre et la philosophie, non pas que le vulgaire timide, ne fasse pas la guerre, mais il la fait peu, il l'admire, et semble presque le reconnoître. Non-seulement ils savent ce que c'est que la philosophie ignorent, je veux dire, le secret du hasard pour y arriver, ils savent même profiter par vues précautions et leurs mesures, d'un tel ou d'un tel hasard, ou de plusieurs tout à-la-fois: si ce point arrive, ils gagnent; si c'est cet autre, ils gagnent encore: un même point trouvé les fait gagner de plusieurs manières. Ces hommes sages peuvent être inutiles de leur bonne fortune, comme de leur bonne conduite;

duite ; et le hasard doit être récompensé en eux comme la vertu.

43.

Je ne mets au dessus d'un grand politique, que celui qui néglige de le devenir, et qui se persuade de plus en plus que le monde ne mérite point qu'on s'en occupe.

44.

Il y a dans les meilleurs conseils de quoi déplaire : ils viennent d'ailleurs que de notre esprit ; c'est assez pour être rejetés, d'abord par présomption et par humeur, et suivis seulement par nécessité, ou par réflexion.

45.

Le bruit court que Pison est mort : c'est une grande perte ; c'étoit un homme de bien, et qui méritoit une plus longue vie ; il avoit de l'esprit

et de l'agrément, de la fermeté et du courage; il étoit sûr, généreux, fidèle : ajoutez, pourvu qu'il soit mort.

46.

La manière dont on se récrie sur quelques-uns qui se distinguent par la bonne foi, le désintéressement et la probité, n'est pas tant leur éloge, que le décréditement du genre humain.

47.

Une circonstance essentielle à la justice que l'on doit aux autres, c'est de la faire promptement et sans différer : la faire attendre, c'est injustice; ceux-là font bien, ou font ce qu'ils doivent, qui font ce qu'ils doivent. Celui qui, dans toute sa conduite, laisse long-temps dire de soi qu'il fera bien, fait très-mal.

48.

L'on dit d'un grand qui tient table

deux fois le jour et qui passe sa vie à faire digestion, qu'il meurt de faim; pour exprimer qu'il n'est pas riche, ou que ses affaires sont fort mauvaises : c'est une figure; on le diroit plus à la lettre de ses créanciers.

49.

Il n'y a que de l'avantage pour celui qui parle peu : la présomption est qu'il a de l'esprit; et s'il est vrai qu'il n'en manque pas, la présomption est qu'il l'a excellent.

50.

Le flatteur n'a pas assez bonne opinion de soi ni des autres.

51.

La disgrace éteint les haines et les jalousies : celui-là peut bien faire, qui ne nous aigrit plus par une grande faveur; il n'y a aucun mérite, il n'y a sorte de vertus qu'on ne lui par-

donne ; il seroit un héros impunément.

52.

Faites garder aux hommes quelque poste où ils puissent être tués, et où néanmoins ils ne soient pas tués : ils aiment l'honneur et la vie.

53.

A voir comme les hommes aiment la vie, pouvoit-on soupçonner qu'ils aimassent quelque autre chose plus que la vie, et que la gloire qu'ils préfèrent à la vie ne fût souvent qu'une certaine opinion d'eux-mêmes, établie dans l'esprit de mille gens, ou qu'ils ne connoissent point, ou qu'ils n'estiment point ?

54.

Ceux qui emploient mal leur temps, sont les premiers à se plaindre de sa brièveté. Comme ils le consument à

s'habiller, à manger, à dormir, à de sots discours, à se résoudre sur ce qu'ils doivent faire, et souvent à ne rien faire, ils en manquent pour leurs affaires, ou pour leurs plaisirs : ceux au contraire qui en font un meilleur usage, en ont de reste.

55.

Il n'y a point de ministre si occupé qui ne sache perdre chaque jour deux heures de temps : cela va loin à la fin d'une longue vie ; et si le mal est encore plus grand dans les autres conditions des hommes, quelle perte infinie ne se fait pas dans le monde d'une chose si précieuse, et dont l'on se plaint qu'on n'a point assez !

DES OUVRAGES DE L'ESPRIT.

1.

ON se nourrit des anciens et des habiles modernes ; on les presse ; on en tire le plus que l'on peut ; on en renfle ses ouvrages : et quand l'on est auteur et que l'on croit marcher tout seul, on s'élève contre eux, on les maltraite ; semblables à ces enfans *drus* et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice.

2.

Ceux qui écrivent par humeur sont sujets à retoucher à leurs ouvrages : comme elle n'est pas toujours fixe, et qu'elle varie en eux selon les occasions, ils se refroidissent bientôt

pour les expressions et les termes qu'ils ont le plus aimés.

3.

La même justesse d'esprit qui nous fait écrire de bonnes choses, nous fait appréhender qu'elles ne le soient pas assez pour mériter d'être lues.

4.

Le plaisir de la critique nous ôte celui d'être vivement touchés de très-belles choses.

5.

Les sots lisent un livre et ne l'entendent point; les esprits médiocres croient l'entendre parfaitement; les grands esprits ne l'entendent quelquefois pas tout entier; ils trouvent obscur ce qui est obscur, comme ils trouvent clair ce qui est clair. Les beaux-esprits veulent trouver obscur ce qui ne l'est point, et ne pas entendre ce qui est fort intelligible.

6.

Un auteur cherche vainement à se faire admirer par son ouvrage. Les sots admirent quelquefois, mais ce sont des sots. Les personnes d'esprit ont en eux les semences de toutes les vérités et de tous les sentimens; rien ne leur est nouveau; ils admirent peu, ils approuvent.

7.

Je ne sais si l'on pourra jamais mettre dans des lettres plus d'esprit, plus de tour, plus d'agrément et plus de style que l'on en voit dans celles de Balzac et de Voiture. Elles sont vides de sentimens, qui n'ont régné que depuis leur temps, et qui doivent aux femmes leur naissance. Ce sexe va plus loin que le nôtre dans ce genre d'écrire : elles trouvent sous leurs plumes des tours et des expressions, qui souvent en nous

ne sont l'effet que d'un long travail et d'une pénible recherche; elles sont heureuses dans le choix des termes, qu'elles placent si juste, que, tout connus qu'ils sont, ils ont le charme de la nouveauté, et semblent être faits seulement pour l'usage où elles les mettent. Il n'appartient qu'à elles de faire lire dans un seul mot tout un sentiment, et de rendre délicatement une pensée qui est délicate. Elles ont un enchaînement de discours inimitable, qui se suit naturellement, et qui n'est lié que par le sens. Si les femmes étoient toujours correctes, j'oserois dire que les lettres de quelques-unes d'entre elles seroient peut-être ce que nous avons dans notre langue de mieux écrit.

8.

Les connoisseurs, ou ceux qui, se croyant tels, se donnent voix délibé-

rative et décisive sur les spectacles, se cantonnent aussi, et se divisent en des partis contraires, dont chacun, poussé par un tout autre intérêt que par celui du public ou de l'équité, admire un certain poème ou une certaine musique, et siffle tout autre. Ils nuisent également, par cette chaleur à défendre leurs préventions, et à la faction opposée et à leur propre cabale : ils découragent par mille contradictions les poètes et les musiciens, retardent le progrès des sciences et des arts, en leur ôtant le fruit qu'ils pourroient tirer de l'émulation, et de la liberté qu'auroient plusieurs excellens maîtres de faire, chacun dans leur genre et selon leur génie, de très-beaux ouvrages.

9.

D'où vient que l'on rit si librement au théâtre, et que l'on a honte d'y

pleurer ? Est-il moins dans la nature de s'attendrir sur le pitoyable, que d'éclater sur le ridicule ? Est-ce l'altération des traits qui nous retient ? Elle est plus grande dans un ris immodéré, que dans la plus amère douleur ; et l'on détourne son visage pour rire comme pour pleurer, en la présence des grands et de tous ceux que l'on respecte. Est-ce une peine que l'on sent à laisser voir que l'on est tendre, et à marquer quelque foiblesse, sur-tout en un sujet faux et dont il semble que l'on soit dupe ? Mais, sans citer les personnes graves ou les esprits-forts, qui trouvent du foible dans un ris excessif comme dans les pleurs, et qui se les défendent également, qu'attend-on d'une scène tragique ? qu'elle fasse rire ? Et d'ailleurs la vérité n'y règne-t-elle pas aussi vivement par ses images,

que dans le comique ? L'ame ne va-t-elle pas jusqu'au vrai dans l'un et l'autre genre avant que de s'émouvoir ? Est-elle même si aisée à contenter ? ne lui faut-il pas encore le vraisemblable ? Comme donc ce n'est point une chose bizarre d'entendre s'élever de tout un amphithéâtre un ris universel sur quelque endroit d'une comédie, et que cela suppose au contraire qu'il est plaisant et très-naïvement exécuté ; aussi l'extrême violence que chacun se fait à contraindre ses larmes, et le mauvais ris dont on veut les couvrir, prouvent clairement que l'effet naturel du grand tragique seroit de pleurer tout franchement et de concert, à la vue l'un de l'autre, et sans autre embarras que d'essuyer ses larmes : outre qu'après être convenu de s'y abandonner, on éprouveroit encore

encore qu'il y a souvent moins lieu de craindre de pleurer au théâtre, que de s'y morfondre.

10.

Le poème tragique vous serre le cœur dès son commencement; vous laisse à peine, dans tout son progrès, la liberté de respirer et le temps de vous remettre; ou, s'il vous donne quelque relâche, c'est pour vous replonger dans de nouveaux abîmes et dans de nouvelles alarmes. Il vous conduit à la terreur par la pitié, ou réciproquement à la pitié par le terrible; vous mène par les larmes, par les sanglots, par l'incertitude, par l'espérance, par la crainte, par les surprises et par l'horreur, jusqu'à la catastrophe.

11.

Corneille ne peut être égalé dans les endroits où il excelle: il a pour

lors un caractère original et inimitable; mais il est inégal. Ses premières comédies sont sèches, languissantes, et ne laissoient pas espérer qu'il dût ensuite aller si loin; comme ses dernières font qu'on s'étonne qu'il ait pu tomber de si haut. Dans quelques-unes de ses meilleures pièces, il y a des fautes inexcusables contre les mœurs, un style de déclamateur qui arrête l'action et la fait languir, des négligences dans les vers et dans l'expression, qu'on ne peut comprendre en un si grand homme. Ce qu'il y a eu en lui de plus éminent, c'est l'esprit, qu'il avoit sublime, auquel il a été redevable de certains vers, les plus heureux qu'on ait jamais lus ailleurs, de la conduite de son théâtre qu'il a quelquefois hasardée contre les règles des anciens, et enfin de ses dénouemens;

car il ne s'est pas toujours assujetti au goût des Grecs et à leur grande simplicité : il a aimé au contraire à charger la scène d'événemens dont il est presque toujours sorti avec succès ; admirable sur-tout par l'extrême variété et le peu de rapport qui se trouve pour le dessin, entre un si grand nombre de poëmes qu'il a composés. Il semble qu'il y ait plus de ressemblance dans ceux de Racine, et qu'ils tendent un peu plus à une même chose ; mais il est égal, soutenu ; toujours le même par-tout, soit pour le dessin et la conduite de ses pièces, qui sont justes, régulières, prises dans le bon sens et dans la nature, soit pour la versification, qui est correcte, riche dans ses rimes, élégante, nombreuse, harmonieuse ; exact imitateur des anciens, dont il a suivi scrupuleusement la netteté et

la simplicité de l'action ; à qui le grand et le merveilleux n'ont pas même manqué, ainsi qu'à Corneille ni le touchant, ni le pathétique. Quelle plus grande tendresse que celle qui est répandue dans tout le *Cid*, dans *Polieucte*, et dans les *Horaces* ? Quelle grandeur ne se remarque point en *Mithridate*, en *Porus* et en *Burrhus* ? Ces passions encore favorites des anciens, que les tragiques aimoient à exciter sur les théâtres, et qu'on nomme la *terreur* et la *pitié*, ont été connues de ces deux poëtes. *Oreſte* dans *Andromaque* de Racine, et *Phèdre* du même auteur, comme l'*Œdipe* et les *Horaces* de Corneille, en sont la preuve. Si cependant il est permis de faire entre eux quelque comparaison, et de les marquer l'un et l'autre par ce qu'ils ont de plus propre et par ce qui éclate le plus

ordinairement dans leurs ouvrages, peut-être qu'on pourroit parler ainsi : Corneille nous assujettit à ses caractères et à ses idées ; Racine se conforme aux nôtres : celui-là peint les hommes comme ils devoient être ; celui-ci les peint tels qu'ils sont. Il y a plus dans le premier de ce que l'on admire, et de ce que l'on doit même imiter : il y a plus dans le second de ce que l'on reconnoît dans les autres, ou de ce que l'on éprouve dans soi-même. L'un élève, étonne, maîtrise, instruit ; l'autre plaît, remue, touche, pénètre. Ce qu'il y a de plus beau, de plus noble et de plus impérieux dans la raison, est manié par le premier ; et par l'autre, ce qu'il y a de plus flatteur et de plus délicat dans la passion. Ce sont dans celui-là des maximes, des règles et des préceptes ; et dans celui-ci du

goût et des sentimens. L'on est plus occupé aux pièces de Corneille ; l'on est plus ébranlé et plus attendri à celles de Racine. Corneille est plus moral, Racine plus naturel. Il semble que l'un imite Sophocle, et que l'autre doit plus à Euripide.

12.

L'on écrit régulièrement depuis vingt années ; l'on est esclave de la construction ; l'on a enrichi la langue de nouveaux mots, secoué le joug du latinisme, et réduit le style à la phrase purement françoise ; l'on a presque retrouvé le nombre que Malherbe et Balzac avoient les premiers rencontré, et que tant d'auteurs depuis eux ont laissé perdre ; l'on a mis enfin dans le discours tout l'ordre et toute la netteté dont il est capable : cela conduit insensiblement à y mettre de l'esprit.

13.

Celui qui n'a égard, en écrivant, qu'au goût de son siècle, songe plus à sa personne qu'à ses écrits. Il faut toujours tendre à la perfection; et alors cette justice qui nous est quelquefois refusée par nos contemporains, la postérité sait nous la rendre.

14.

Le philosophe consume sa vie à observer les hommes, et il use ses esprits à en démêler les vices et les ridicules: s'il donne quelque tour à ses pensées, c'est moins par une vanité d'auteur, que pour mettre une vérité qu'il a trouvée dans tout le jour nécessaire pour faire l'impression qui doit servir à son dessein. Quelques lecteurs croient néanmoins le payer avec usure, s'ils disent magistralement qu'ils ont lu son livre, et qu'il

y a de l'esprit ; mais il leur renvoie tous leurs éloges, qu'il n'a pas cherchés par son travail et par ses veilles. Il porte plus haut ses projets, et agit pour une fin plus relevée : il demande des hommes un plus grand et un plus rare succès que les louanges, et même que les récompenses, qui est de les rendre meilleurs.

DE LA MODE.

I.

La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique; pour ce qu'on a, et ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait; mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode. Ce n'est pas un amusement; mais une passion, & souvent si violente, qu'elle ne cède à l'amour et à l'ambition que par la petitesse de son objet. Ce n'est pas une passion qu'on a généralement pour les choses rares & qui ont cours; mais seulement pour une certaine chose rare, et pourtant à la mode.

2.

Le duel est le triomphe de la mode, et l'endroit où elle a exercé sa tyrannie avec le plus d'éclat. Cet usage n'a pas laissé au poltron la liberté de vivre ; il l'a mené se faire tuer par un plus brave que soi, et l'a confondu avec un homme de cœur : il a attaché de l'honneur et de la gloire à une action folle et extravagante : il a été approuvé par la présence des rois. Il y a eu quelquefois une espèce de religion à le pratiquer : il a décidé de l'innocence des hommes, des accusations fausses ou véritables sur des crimes capitaux. Il s'étoit enfin si profondément enraciné dans l'opinion des peuples, et s'étoit si fort saisi de leur cœur et de leur esprit, qu'un des plus beaux endroits de la vie d'un très-grand roi a été de les guérir de cette folie.

3.

Tel a été à la mode, ou pour le commandement des armées & la négociation, ou pour l'éloquence de la chaire, ou pour les vers, qui n'y est plus. Y a-t-il des hommes qui dégénèrent de ce qu'ils furent autrefois? Est-ce leur mérite qui est usé, ou le goût que l'on avoit pour eux?

4.

Un homme à la mode dure peu, car les modes passent : s'il est par hasard homme de mérite, il n'est pas anéanti, & il subsiste encore par quelque endroit ; également estimable, il est seulement moins estimé.

5.

Il n'y a rien qui mette plus subitement un homme à la mode, & qui le soulève davantage, que le grand jeu : cela va du pair avec la crapule.

Je voudrois bien voir un homme poli, enjoué, spirituel, fût-il un Catulle ou son disciple, faire quelque comparaison avec celui qui vient de perdre huit cents pistoles en une séance.

6.

Une personne à la mode ressemble à une *fleur bleue*, qui croît de soi-même dans les sillons, où elle étouffe les épis, diminue la moisson, et tient la place de quelque chose de meilleur; qui n'a de prix et de beauté, que par ce qu'elle emprunte d'un caprice léger qui naît & qui tombe presque dans le même instant : aujourd'hui elle est courue, les femmes s'en parent; demain elle est négligée et rendue au peuple.

7.

Une personne de mérite au contraire est une fleur qu'on ne désigne pas

pas par sa couleur, mais que l'on nomme par son nom; que l'on cultive par sa beauté ou par son odeur; l'une des graces de la nature; l'une de ces choses qui embellissent le monde; qui est de tous les temps, et d'une vogue ancienne et populaire; que nos pères ont estimée, et que nous estimons après nos pères; à qui le dégoût ou l'antipathie de quelques-uns ne sauroit nuire; un lis, une rose.

8.

Un homme fat et ridicule porte un long chapeau, un pourpoint à ailerons, des chausses à éguillettes et des bottines; il rêve la veille par où et comment il pourra se faire remarquer le jour qui suit. Un philosophe se laisse habiller par son tailleur. Il y a autant de foiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter.

9.

Un dévot est celui qui, sous un roi athée, seroit un athée.

10.

Je ne doute point que la vraie dévotion ne soit une des sources du repos ; elle fait supporter la vie et rend la mort douce : on n'en tire pas tant de l'hypocrisie.

DE QUELQUES USAGES.

1.

Il y a des gens qui n'ont pas le moyen d'être nobles.

Il y en a de tels que, s'ils eussent obtenu six mois de délai de leurs créanciers, ils étoient nobles *.

Quelques autres se couchent roturiers et se lèvent nobles.

Combien de nobles dont le père et les aînés sont roturiers!

2.

Les Grands en toutes choses se forment et se moulent sur de plus grands, qui de leur part, pour n'avoir rien de commun avec leurs inférieurs, renoncent volontiers à toutes les ru-

* Vétérans.

briques d'honneurs et de distinctions dont leur condition se trouve chargée, et préfèrent à cette servitude une vie plus libre et plus commode. Ceux qui suivent leur piste observent déja, par émulation, cette simplicité et cette modestie. Tous ainsi se réduiront par hauteur à vivre naturellement et comme le peuple. Horrible inconvénient!

3.

Quelle idée plus bizarre que de se représenter une foule de Chrétiens de l'un et de l'autre sexe, qui se rassemblent à certains jours dans une salle, pour y applaudir à une troupe d'excommuniés, qui ne le sont que par le plaisir qu'ils leur donnent et qui est déja payé d'avance! Il me semble qu'il faudroit ou fermer les théâtres, ou prononcer moins sévèrement sur l'état des comédiens.

4.

Il s'est trouvé des filles qui avoient de la vertu, de la santé, de la ferveur et une bonne vocation; mais qui n'étoient pas assez riches pour faire dans une riche abbaye vœu de pauvreté.

5.

Faire une folie et se marier *par amourette*, c'est épouser *Mélite*, qui est jeune, belle, sage, économe; qui plaît, qui vous aime; mais qui a moins de bien qu'*Ægine* qu'on vous propose, et qui, avec une riche dot, apporte de riches dispositions à la consumer, et tout votre fonds avec sa dot.

6.

Le devoir des Juges est de rendre la justice; leur métier est de la différer: quelques-uns savent leur devoir, et font leur métier.

7.

Il se trouve des Juges auprès de qui la faveur, l'autorité, les droits de l'amitié et de l'alliance nuisent à une bonne cause ; et qu'une trop grande affectation de passer pour incorruptibles, expose à être injustes.

8.

La question est une invention merveilleuse et tout-à-fait sûre pour perdre un innocent qui a la complexion foible, et sauver un coupable qui est né robuste.

9.

Un coupable puni est un exemple pour la canaille : un innocent condamné est l'affaire de tous les honnêtes gens.

10.

Je dirai presque de moi, je ne serai pas voleur ou meurtrier : je ne serai

pas un jour puni comme tel, c'est parler bien hardiment.

11.

Combien d'hommes qui sont forts contre les foibles, fermes et inflexibles aux sollicitations du simple peuple, sans nuls égards pour les petits, rigides et sévères dans les minuties, qui refusent les petits présens, qui n'écoutent ni leurs parens ni leurs amis, et que les femmes seules peuvent corrompre!

12.

Le peuple, paisible dans ses foyers, au milieu des siens, et dans le sein d'une grande ville où il n'a rien à craindre, ni pour ses biens, ni pour sa vie, respire le feu et le sang; s'occupe de guerres, de ruine, d'embrasement et de massacre; souffre impatiemment que des armées qui tien-

nent la campagne ne viennent pas à se rencontrer ; ou, si elles sont une fois en présence, qu'elles ne combattent point ; ou, si elles se mêlent, que le combat ne soit pas sanglant.

13.

Nous qui sommes si modernes, serons anciens dans quelques siècles : alors l'histoire du nôtre fera goûter à la postérité la vénalité des charges, c'est-à-dire le pouvoir de protéger l'innocence, de punir le crime, et de faire justice à tout le monde, acheté à deniers comptans comme une métairie ; la splendeur des partisans, gens si méprisés chez les Hébreux et chez les Grecs. L'on entendra parler d'une capitale d'un grand royaume, où il n'y avoit ni places publiques, ni bains, ni fontaines, ni amphithéâtres, ni galeries, ni portiques, ni promenoirs, qui étoit pour-

tant une ville merveilleuse. L'on dira que tout le cours de la vie s'y passoit presque à sortir de sa maison, pour aller se renfermer dans celle d'un autre : que d'honnêtes femmes qui n'étoient ni marchandes, ni hôtelières, avoient leurs maisons ouvertes à ceux qui payoient pour y entrer ; que l'on avoit à choisir des dés, des cartes, et de tous les jeux ; que l'on mangeoit dans ces maisons, et qu'elles étoient commodes à tout commerce. L'on saura que le peuple ne paroissoit dans la ville que pour y passer avec précipitation ; nul entretien, nulle familiarité ; que tout y étoit farouche, et comme alarmé par le bruit des chars qu'il falloit éviter, et qui s'abandonnoient au milieu des rues, comme on fait dans une lice pour remporter le prix de la course. L'on apprendra sans éton-

nement qu'en pleine paix et dans une tranquillité publique, des citoyens entroient dans les temples, alloient voir des femmes, ou visitoient leurs amis avec des armes offensives; et qu'il n'y avoit presque personne qui n'eût à son côté de quoi pouvoir d'un seul coup en tuer un autre.

DE LA RELIGION.

I.

QUI a vécu un seul jour a vécu un siècle : même soleil, même terre, même monde, mêmes sensations ; rien ne ressemble mieux à aujourd'hui que demain. Il y auroit quelque curiosité à mourir, c'est-à-dire à n'être plus un corps, mais à être seulement un esprit. L'homme cependant impatient de la nouveauté, n'est point curieux sur ce seul article : né inquiet et qui s'ennuie de tout, il ne s'ennuie point de vivre ; il consentiroit peut-être à vivre toujours. Ce qu'il voit de la mort le frappe plus violemment que ce qu'il en sait : la maladie, la douleur, le cadavre le dégoûtent de la connoissance d'un

autre monde : il faut tout le sérieux de la Religion pour le réduire.

2.

Mettez l'autorité, les plaisirs et l'oisiveté d'un côté ; la dépendance, les soins et la misère de l'autre : ou ces choses sont déplacées par la malice des hommes, ou Dieu n'est pas Dieu.

3.

La morale douce et relâchée tombe avec celui qui la prêche : elle n'a rien qui réveille et qui pique la curiosité d'un homme du monde, qui craint moins qu'on ne pense une doctrine sévère, et qui l'aime même dans celui qui fait son devoir en l'annonçant. Il semble donc qu'il y ait à l'Eglise comme deux états qui doivent la partager ; celui de dire la vérité dans toute son étendue, sans égards,

égards, sans déguisement; celui de l'écouter avidement, avec goût, avec admiration, avec éloges, et de n'en faire cependant ni pis ni mieux.

4.

Chaque heure en soi, comme à notre égard, est unique : est-elle écoulée une fois, elle a péri entièrement; des millions de siècles ne la ramèneront pas. Les jours, les mois, les années s'enfoncent, et se perdent sans retour dans l'abîme des temps. Le temps même sera détruit : ce n'est qu'un point dans les espaces immenses de l'éternité, et il sera effacé. Il y a de légères et frivoles circonstances du temps, qui ne sont point stables, qui passent et que j'appelle des modes : la grandeur, la faveur, les richesses, la puissance, l'autorité, l'indépendance, le plaisir, les

joies, la superfluité. Que deviendront ces modes, quand le temps même aura disparu ? La vertu seule, si peu à la mode, va au-delà des temps.

CARACTERES.

LE RICHE.

GITON a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée; il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit; il déploie un ample mouchoir, et se mouche avec grand bruit; il crache fort loin, et il éternue fort haut; il dort le jour, il dort la nuit, et profondément il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux; il s'arrête, et l'on s'arrête; il continue de

marcher, et l'on marche; tous se règlent sur lui: il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole: on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi long-temps qu'il veut parler; on est de son avis; on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, et découvrir son front par fierté ou par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps: il se croit des talens et de l'esprit. Il est riche.

LE PAUVRE.

PHÉDON a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage

maigre ; il dort peu et d'un sommeil fort léger ; il est abstrait, rêveur, et il a, avec de l'esprit, l'air d'un stupide. Il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'évènemens qui lui sont connus ; et s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal ; il croit peser à ceux à qui il parle ; il conte brièvement, mais froidement ; il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire ; il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent ; il est de leur avis ; il court, il vole pour leur rendre de petits services ; il est complaisant, flatteur, empressé ; il est mystérieux sur ses propres affaires, quelquefois menteur ; il est superstitieux, scrupuleux, timide ; il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre ; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent. Il n'est jamais du nom-

bre de ceux qui forment un cercle pour discourir ; il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et il se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place. Il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu ; il se replie et se renferme dans son manteau ; il n'y a point de rues, ni de galeries si embarrassées et si remplies de monde, où il ne trouve moyen de passer sans effort, et de se couler sans être apperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siège ; il parle bas dans la conversation, et il articule mal : libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère. Il n'ouvre la bouche que pour répondre ; il tousse, il

se mouche sous son chapeau ; il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou, si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie ; il n'en coûte à personne ni salut, ni compliment. Il est pauvre.

L'HOMME PERSONNEL.

GNATHON ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étoient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres ; il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie ; il se rend maître du plat, et fait son propre de chaque service : il ne s'attache à aucun des mets, qu'il n'ait achevé d'essayer de tous, il voudroit pouvoir les savourer tous tout à-la-fois ; il ne se sert à table que de mains ; il ma-

nie les viandes, les remanie, démembre, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes; il ne leur épargne aucune de ses malpropretés dégoûtantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamés; le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe; s'il enlève un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe; on le suit à la trace; il mange haut et avec grand bruit; il roule les yeux en mangeant; la table est pour lui un ratelier; il écure ses dents, et il continue à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement, et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre, que dans sa chambre. Il n'y a dans un carrosse que les places du fond qui lui con-

viennent; dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit et tombe en foiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver dans la meilleure chambre, le meilleur lit. Il tourne tout à son usage: ses valets, ceux d'autrui courent dans le même temps pour son service: tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages. Il embarrasse tout le monde; ne se contraint pour personne; ne plaint personne; ne connoît de maux que les siens, que sa réplétion et sa bile; ne pleure point la mort des autres, et n'appréhende que la sienne, qu'il racheteroit volontiers de l'extinction du genre humain.

L'HYPOCRITE.

ONUPHRE n'a pour tout lit qu'une housse de serge grise, mais il couche

sur le coton et le duvet; de même il est habillé simplement, commodément, je veux dire d'une étoffe fort légère en été, et d'une autre fort moëlleuse pendant l'hiver; il porte des chemises très-déliées, qu'il a un très-grand soin de bien cacher. Il ne dit point, *ma haire et ma discipline*; au contraire; il passeroit pour ce qu'il est, pour un hypocrite; et il veut passer pour ce qu'il n'est pas, pour un homme dévot: il est vrai qu'il fait ensorte que l'on croit, sans qu'il le dise, qu'il porte une haire et qu'il se donne la discipline. Il y a quelques livres répandus dans sa chambre indifféremment; ouvrez-les, c'est *le Combat spirituel*, *le Chrétien intérieur*, *l'Année sainte*: d'autres sont sous la clef. S'il marche par la ville, et qu'il découvre de loin un homme devant qui il est nécessaire qu'il soit dévot, les yeux bais-

sés, la démarche lente et modeste, l'air recueilli, lui sont familiers : il joue son rôle. S'il entre dans une église, il observe d'abord de qui il peut être vu; et, selon la découverte qu'il vient de faire, il se met à genoux et prie, où il ne songe ni à se mettre à genoux, ni à prier. Arrive-t-il vers lui un homme de bien et d'autorité, qui le verra et qui peut l'entendre, non-seulement il prie, mais il médite, il pousse des élans et des soupirs : si l'homme de bien se retire, celui-ci qui le voit partir s'appaise et ne souffle pas. Il entre une autre fois dans un lieu saint, perce la foule, choisit un endroit pour se recueillir, et où tout le monde voit qu'il s'humilie : s'il entend des courtisans qui parlent, qui rient, et qui sont à la chapelle avec moins de silence que dans l'antichambre, il fait

plus de bruit qu'eux pour les faire taire : il reprend sa méditation, qui est toujours la comparaison qu'il fait de ces personnes avec lui-même, et où il trouve son compte. Il évite une église déserte et solitaire où il pourroit entendre deux messes de suite, le sermon, vêpres et complies, tout cela entre Dieu et lui, et sans que personne lui en sût gré : il aime la paroisse ; il fréquente les temples où se fait un grand concours ; on n'y manque point son coup, on y est vu. Il choisit deux ou trois jours dans toute l'année, où, à propos de rien, il jeûne ou fait abstinence ; mais à la fin de l'hiver il tousse, il a une mauvaise poitrine, il a des vapeurs, il a eu la fièvre : il se fait prier, presser, quereller, pour rompre le carême dès son commencement, et il en vient là par complaisance. Si Onuphre

phre est nommé arbitre dans une querelle de parens ou dans un procès de famille, il est pour les plus riches, et il ne se persuade point que celui ou celle qui a beaucoup de bien puisse avoir tort. S'il se trouve bien d'un homme opulent à qui il a su imposer, dont il est le parasite et dont il peut tirer de grands secours, il ne cajole point sa femme, il ne lui fait du moins ni avance, ni déclaration; il s'enfuira, il lui laissera son manteau, s'il n'est aussi sûr d'elle que de lui-même. Il est encore plus éloigné d'employer, pour la flatter et pour la séduire, le jargon de la dévotion; ce n'est point par habitude qu'il le parle, mais avec dessein et selon qu'il lui est utile, et jamais quand il ne serviroit qu'à le rendre très-ridicule. Il sait où se trouvent des femmes plus sociables et plus dociles que celle

de son ami; il ne les abandonne pas pour long-temps, quand ce ne seroit que pour faire dire de soi dans le public, qu'il fait des retraites. Qui en effet pourroit en douter, quand on le voit reparoître avec un visage exténué, et d'un homme qui ne se ménage point? Les femmes d'ailleurs qui fleurissent et qui prospèrent à l'ombre de la dévotion, lui conviennent; seulement avec cette petite différence, qu'il néglige celles qui ont vieilli, et qu'il cultive les jeunes, et entre celles-ci, les plus belles et les mieux faites; c'est son attrait: elles vont, et il va; elles reviennent, et il revient; elles demeurent, et il demeure: c'est en tous lieux et à toutes les heures qu'il a la consolation de les voir. Qui pourroit n'en être pas édifié? Elles sont dévotes, et il est dévot. Il n'oublie

pas de tirer avantage de l'aveuglement de son ami, et de la prévention où il l'a jeté en sa faveur : tantôt il lui emprunte de l'argent, tantôt il fait si bien que cet ami lui en offre : il se fait reprocher de n'avoir pas recours à ses amis dans ses besoins. Quelquefois il ne veut pas recevoir une obole sans donner un billet, qu'il est bien sûr de ne jamais retirer. Il dit une autre fois, et d'une certaine manière, que rien ne lui manque ; et c'est lorsqu'il ne lui faut qu'une petite somme. Il vante quelque autre fois publiquement la générosité de cet homme, pour le piquer d'honneur et le conduire à lui faire une grande largesse. Il ne pense point à profiter de toute sa succession, ni à s'attirer une donation générale de tous ses biens, s'il s'agit sur-tout de les enlever à un

fils, le légitime héritier. Un homme dévot n'est ni avare, ni violent, ni injuste, ni même intéressé. Onuphre n'est pas dévot; mais il veut être cru tel, et par une parfaite, quoique fausse imitation de la piété, ménager sourdement ses intérêts : aussi ne se joue-t-il pas à la ligne directe, et il ne s'insinue jamais dans une famille où se trouvent tout à-la-fois une fille à pourvoir et un fils à établir : il y a là des droits trop forts et trop inviolables; on ne les traverse point sans faire de l'éclat, et il l'appréhende; sans qu'une pareille entreprise vienne aux oreilles du Prince, à qui il dérobe sa marche, par la crainte qu'il a d'être découvert et de paroître ce qu'il est. Il en veut à la ligne collatérale; on l'attaque plus impunément: il est la terreur des cousins et des cousines, du neveu et de

la nièce, le flatteur et l'ami déclaré de tous les oncles qui ont fait fortune : il se donne pour héritier légitime de tout vieillard qui meurt riche et sans enfans, et il faut que celui-ci le deshérite, s'il veut que ses parens recueillent sa succession. Si Onuphre ne trouve pas jour à les en frustrer à fond, il leur en ôte du moins une bonne partie : une petite calomnie, moins que cela, une légère médisance lui suffit pour ce pieux dessein ; c'est le talent qu'il possède à un plus haut degré de perfection : il se fait même souvent un point de conduite de ne le pas laisser inutile. Il y a des gens, selon lui, qu'on est obligé en conscience de décrier ; et ces gens sont ceux qu'il n'aime point, à qui il veut nuire, et dont il desire la dépouille : il vient à ses fins sans se donner la peine d'ouvrir la bou-

che. On lui parle d'*Eudoxe;* il sourit ou il soupire : on l'interroge, on insiste ; il ne répond rien, et il a raison : il en a assez dit.

LA VIEILLESSE.

LE souvenir de la jeunesse est tendre dans les vieillards ; ils aiment les lieux où ils l'ont passée ; les personnes qu'ils ont commencé à connoître dans ce temps, leur sont chères. Ils affectent quelques mots du premier langage qu'ils ont parlé ; ils tiennent pour l'ancienne manière de chanter et pour la vieille danse ; ils vantent les modes qui régnoient alors dans les habits, les meubles et les équipages. Ils ne peuvent encore désapprouver des choses qui servoient à leurs passions, qui étoient si utiles à leurs plaisirs, et qui en rappellent la mémoire. Comment

pourroient-ils leur préférer de nouveaux usages et des modes toutes récentes où ils n'ont nulle part, dont ils n'espèrent rien, que les jeunes gens ont faites, et dont ceux-ci tirent à leur tour de si grands avantages contre la vieillesse?

LE VIEILLARD.

N. est moins affoibli par l'âge que par la maladie, car il ne passe point soixante-huit ans; mais il a la goutte, et il est sujet à une colique néphrétique; il a le visage décharné, le teint verdâtre, et qui menace ruine. Il fait marner sa terre, et il compte que de quinze ans entiers il ne sera obligé de la fumer. Il plante un jeune bois, et il espère qu'en moins de vingt années il lui donnera un beau couvert. Il fait bâtir dans la rue ** une maison de pierres de

taille, raffermie dans les encognures par des mains de fer, et dont il assure, en toussant, et avec une voix foible et débile, qu'on ne verra jamais la fin. Il se promène tous les jours dans ses ateliers sur le bras d'un valet qui le soulage; il montre à ses amis ce qu'il a fait, et leur dit ce qu'il a dessein de faire. Ce n'est pas pour ses enfans qu'il bâtit, car il n'en a point; ni pour ses héritiers, personnes viles et qui se sont brouillées avec lui : c'est pour lui seul; et il mourra demain.

LA VIEILLE FEMME.

IRÈNE se transporte à grands frais en Epidaure, voit Esculape dans son temple, et le consulte sur tous ses maux. D'abord elle se plaint qu'elle est lasse et recrue de fatigue; et le dieu prononce que cela lui arrive

par la longueur du chemin qu'elle vient de faire. Elle dit qu'elle est le soir sans appétit: l'oracle lui ordonne de dîner peu. Elle ajoute qu'elle est sujette à des insomnies; et il lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit. Elle lui demande pourquoi elle devient pesante, et quel remède: l'oracle lui répond qu'elle doit se lever avant midi, et quelquefois se servir de ses jambes pour marcher. Elle lui déclare que le vin lui est nuisible: l'oracle lui dit de boire de l'eau; qu'elle a des indigestions, et il ajoute qu'elle fasse diète. Ma vue s'affoiblit, dit Irène; prenez des lunettes, dit Esculape. Je m'affoiblis moi-même, continue-t-elle; je ne suis ni si saine, ni si forte que j'ai été: c'est, dit le dieu, que vous vieillissez. Mais quel moyen de guérir de cette langueur? Le plus court,

Irène, c'est de mourir, comme ont fait votre mère et votre aïeule. Fils d'Apollon, s'écrie Irène, quel conseil me donnez-vous? Est-ce là toute cette science que les hommes publient, et qui vous fait révérer de toute la terre? Que m'apprenez-vous de rare et de mystérieux? et ne savois-je pas tous ces remèdes que vous m'enseignez? Que n'en usiez-vous donc, répond le dieu, sans venir me chercher de si loin, et abréger vos jours par un si long voyage?

EMIRE *ou* L'INDIFFÉRENCE DES FILLES.

Il y avoit à *Smyrne* une très-belle fille, qu'on appeloit *Emire*, et qui étoit moins connue dans toute la ville par sa beauté, que par la sévérité de ses mœurs, et sur-tout par l'indifférence qu'elle conservoit pour

tous les hommes, qu'elle voyoit, disoit-elle, sans aucun péril, et sans d'autres dispositions que celle où elle se trouvoit pour ses amies ou pour ses frères. Elle ne croyoit pas la moindre partie de toutes les folies que l'on disoit que l'amour avoit fait faire dans tous les temps; et celles qu'elle avoit vues elle-même, elle ne les pouvoit comprendre: elle ne connoissoit que l'amitié. Une jeune et charmante personne, à qui elle devoit cette expérience, la lui avoit rendue si douce, qu'elle ne pensoit qu'à la faire durer, et n'imaginoit pas par quel autre sentiment elle pourroit jamais se refroidir sur celui de l'estime et de la confiance, dont elle étoit si contente. Elle ne parloit que d'Euphrosine, c'étoit le nom de cette fidèle amie; et tout Smyrne ne parloit que d'elle et d'Euphrosine:

leur amitié passoit en proverbe. Emire avoit deux frères qui étoient jeunes, d'une excellente beauté, et dont toutes les femmes de la ville étoient éprises. Il est vrai qu'elle les aima toujours comme une sœur aime ses frères. Il y eut un prêtre de Jupiter qui avoit accès dans la maison de son père, à qui elle plut, qui osa le lui déclarer, et ne s'attira que du mépris. Un vieillard qui, se confiant en sa naissance et en ses grands biens, avoit eu la même audace, eut aussi la même aventure. Elle triomphoit cependant; et c'étoit jusqu'alors au milieu de ses frères, d'un prêtre et d'un vieillard, qu'elle se disoit insensible. Il sembla que le ciel voulût l'exposer à de plus fortes épreuves, qui ne servirent néanmoins qu'à la rendre plus vaine, et qu'à l'affermir dans la réputation d'une fille que l'amour

l'amour ne pouvoit toucher. De trois amans que ses charmes lui acquirent successivement, et dont elle ne craignit point de voir toute la passion, le premier, dans un transport amoureux, se perça le sein à ses pieds; le second, plein de désespoir de n'être pas écouté, alla se faire tuer à la guerre de *Crète*; et le troisième mourut de langueur et d'insomnie. Celui qui les devoit venger n'avoit pas encore paru. Ce vieillard qui avoit été si malheureux dans ses amours, s'en étoit guéri par des réflexions sur son âge, et sur le caractère de la personne à qui il vouloit plaire. Il desira de continuer de la voir, et elle le souffrit. Il lui amena un jour son fils, qui étoit jeune, d'une physionomie agréable, et qui avoit une taille fort noble. Elle le vit avec intérêt; et, comme il se tut beaucoup

dans sa nouvelle épouse : il ne voit dans Emire que l'amie d'une personne qui lui est chère. Cette fille infortunée perd le sommeil, et ne veut plus manger : elle s'affoiblit ; son esprit s'égare ; elle prend son frère pour Ctésiphon, et elle lui parle comme à un amant. Elle se détrompe, rougit de son égarement : elle retombe bientôt dans de plus grands, et n'en rougit plus : elle ne les connoît plus ; alors elle craint les hommes, mais trop tard : c'est sa folie : elle a des intervalles où sa raison lui revient, et où elle gémit de la retrouver. La jeunesse de Smyrne, qui l'a vue si fière et si insensible, trouve que les dieux l'ont trop punie.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Les chiffres arabes indiquent les pages, & les chiffres romains les numéros des Pensées.

A

ACTIONS humaines, 40, xxj.
Admiration, 128, vj.
Affaires, 33, vij.
Affectation, 29, lxviij.
Afflictions, 49, xxv.
Air spirituel, 108, x.
Ambition, 54, xlv; 55, xlvj; 82, viij, ix; 86, xxj.
Amis, 52, xxxvj, xxxvij.
Amitié, 43, j *et suiv.*
Amour, 43, iij *et suiv.*; 49, xxvj; 50 xxvij *et suiv.*; 54, xlv; 55, xlvj;

72, viij ; 76, xxj, xxiij ; 77, xxvij ; 78, xxix, xxx.
Amour-propre, 13, xxxv ; 14, xl, xlj ; 119, xl.
Anciens, 126, j.
Art, 109, xij.
Avarice, 22, lvij.

B

Bienfaits, 3, v ; 50, xxx *et suiv.* ; 84, xv, xvj.
Bon eſprit, 37, xvj.
Bonheur, 5, x ; 6, xiij ; 11, xxxiij ; 28, lxiv ; 53, xxxix ; 93, xj.
Bon mot, 118, xxxviij.
Bon ſens, 114, xxxiv.

C

Caprice, 72, vij.
Caractères, 56, j.
Circonstances, 33, iv.
Comédiens, 104, v ; 148, ij.

Compassion, 13, xxxvj; 14, xxxviij; 51, xxxiv.
Confiance, 54, xliv; 60, xv.
Connoissance des hommes, 4, vj; 107, viij.
Connoisseurs, 86, xxij; 129, viij.
Conseils, 121, xliv.
Conversation, 57, iv; 112, xxv; 123, xlix.
Coquettes, 72, ix; 73, xj.
Corneille, 116, xxxv; 133, xj.
Cour, 80, j *et suiv.*
Courage, 15, xlj; 34, ix; 124, lij.
Courtisan, 86, xix, xx.
Couvent, 149, iv.
Critique, 127, iv.
Curiosité, 141, j.

D

Défauts, 59, x; 111, xxj; 119, xlj.
Desirs, 6, xiij.
Dévotion, 146, ix, x.

Discernement, 117, xxxvj.
Disgrace, 123, lj.
Duel, 142, ij.

E

EDUCATION, 31, lxxij.
Enfans, 9, xxv, xxvj; 10, xxvij.
Ennui, 19, l, lj, lij.
Entêtement, 103, j.
Envie, 5, x; 15, xlij.
Esprit, 4, vij; 18, xlviij; 33, v; 55, xlix; 108, xj; 114, xxxv; 127, iij.

F

FAT, 18, xlvj; 111, xviij, xx; 145, viij.
Favoris, 99, vj.
Faussetés, 5, xj.
Fautes, 10, xxviij.
Femmes, 70, j *et suiv.* 128, vij; 178.
Finesse, 60, xiv; 89, xxiij *et suiv.*
Flatterie, 123, l.

Fortune, 52, xxxviij; 61, ij *et suiv.* 85, xviij.
François, 99, iv.
Fripons, 85, xviij.

G

Galanterie, 72, x; 77, xxv.
Gens de Lettres, 104, vj, vij; 126, ij; 139, xiij.
Gloire, 124, liij.
Goûts, 95, xiv; 114, xxxiv; 138, xij.
Gouvernement, 98, j; 101, ix.
Gouverner, 20, liv.
Grandeur, 40, xxij.
Grands, 90, j *et suiv.*; 123, xlviij.
Gravité, 108, ix.
Guerre, 151, xij.

H

Habile, 113, xxix, xxx.
Habitude, 103, ij, iij.
Hasard, 120, xlij.

Hommes, 1 *et suiv.*; 9, xxiv; 27, lxiij; 28, lxvj; 31, lxxiv; 32, j.
Hommes d'esprit, 39, xix; xxxv.
Hommes à la mode, 143, iij *et suiv.*
Honnête homme, 34, viij; 113, xix; 114, xxxj, xxxij.
Humeur, 2, iv.
Hypocrisie, 140, ix; 165.

I

Impertinent, 111, xix.
Important, 113, xxvj, xxviij.
Importun, 56, xj.
Impudence, 83, xij.
Inconstance, 1, j; 28, lxv.
Inégalité de l'esprit, 29, lxvij.
Injustice, 110, xvj.
Innovation, 98, ij.
Intrigue, 88, xxviij.
Irrésolution, 2, iij.

J

JALOUSIE, 15, xlij; 16, xliij.
Jeu, 68, xiv.
Jugement, 109, xlj, xiv; 114, xxxj; 117, v.
Juges, 143, ix; 149, vj *et suiv.*
Justice, 122, xlvij.

L

LAFONTAINE, 116.
Laideur, 108, ix, xj.
Langues, 106, vij; 138, xij.
Lettres, 128, vij.
Libéralité, 51, xxxiij.
Lois, 150, viij, ix, x, xj.

M

MALHEUR, 6, xiv.
Mariage, 38, xvij; 79, xxxj, xxxiij; 149, v.
Méchans, 23, lix.

S

SAGE, 40, xxiij; 60, xv.
Secret, 76, xx.
Sévérité, 59, xij.
Simplicité, 88, xxvij.
Société, 55, xlviij; 110, xv.
Solitude, 22, lviij.
Sots, 57, v; 111, xvij; 112, xxiij; 128, vj.
Spectacles, 13, xxxvij; 130, ix.
Suffisant, 112, xxvj.

T

TALENS, 38, xviij; 114, xxxv.
Temps, 124, liv, lv; 157, iv.
Ton dogmatique, 59, xiij.
Tragédie, 133, x.

V

VANITÉ, 10, xxx; 11, xxxij; 24, lxj; 30, lxix; 94, xij, xiij; 148, ij.

Vénalité des charges, 152, xiij.
Vengeance, 30, lxx; 53, xlij.
Vertus, 37, xiij, xv; 122, xlvj; 158, iv.
Vices, 111, xxj.
Vie, 5, ix; 7, xvj, xvij; 19, liij; 53, xl; 155, j.
Vieillards, 20, lv, lvj; 175.
Vieille, 176.
Vieillesse, 7, xix; 8, xx; 174.
Villes, (grandes) 6, xij; 152, xiij.
Uſages, 152, xiij.

Fin de la Table.